

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X
						/				

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

CINQUANTE-QUATRIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1894

MONTREAL

CI. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1894

Permis d'imprimer :

EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE⁽¹⁾

VIE DU P. NEMPON

CHAPITRE VI

LES ORDRES MINEURS ET LE SOUS-DIACONAT

Les ordres mineurs.—Discussion sur la vie apostolique.—Nouveaux martyrs.—Vive la France ! Vive Dieu !—Les missionnaires ne regrettent pas ce qu'ils ont fait.—Saintes aspirations.—Les vacances à Dunkerque.—Un esprit gai dans un corps malade.—Bâtir des châteaux au Tonkin.—L'approche du sous-diaconat.—Invitation à un père.—Le grand sacrifice.—Joie et fierté.—Ferveur nouvelle.—Départ des missionnaires.—Nouvelles du Tonkin ; les partants et les martyrs.—Un *Te Deum*.—Le Charenton du bon Dieu.

Au mois de février 1883, dès le début de sa seconde année, l'abbé Nempou se vit appelé à recevoir les ordres mineurs. C'était un second pas dans le sanctuaire, vers le sacerdoce, vers les Missions.

Le jeune lévite envisage à ce dernier point de vue les pouvoirs que lui confère cette ordination. *Portier*, il ouvrira aux catéchumènes le sanctuaire de l'église, car c'est le plus souvent au missionnaire que cet office incombe ; *lecteur*, il parlera de l'Évangile ; *exorciste*, il travaillera à chasser le démon des pays où il règne encore ; *acolyte*, il prendra une part plus intime aux cérémonies de la messe. “ Parmi les quatre ordres mineurs, remarque-t-il, il en est un que j'aime particulièrement, c'est celui d'acolyte. Son ministère est tout d'amour : servir le bon Maître à l'autel, quelle

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 51 p. 550, octobre 1893, No 52 p. 587, février 1894, No 53 p. 703, juin 1894.

“ joie ! Aussi me semble-t-il que depuis que je suis acolyte, mon amour pour la sainte Eucharistie a augmenté.”

Déjà il se voit sous-diacre, prêtre, missionnaire ; et jouissant par anticipation du bonheur de ces grands jours : “ Le sous-diaconat, s'écrie-t-il, c'est-à-dire la donation de tout soi-même au Seigneur ! Le sous-diaconat, c'est-à-dire le vœu de chasteté perpétuelle, l'immolation de tout son être à Dieu ! Puis, ce sera le sacerdoce : ce Dieu que je sers à l'autel, j'aurai le bonheur de le faire descendre entre mes mains. Et enfin le départ :

Partez, hérauts de la bonne nouvelle,
Voici le jour appelé par vos vœux ! ”

L'abbé Nempon entrevoyait la réalisation de ses vœux les plus chers, et jamais il n'avait eu le moindre doute sur sa vocation apostolique, lorsqu'un ami, trop empressé, entreprit de discuter avec lui cette délicate question : “ Quelle différence faites-vous, lui disait-il, entre se suicider d'un seul coup, et s'en aller au loin se tuer et mourir au bout de plusieurs années ? C'est la mort lente, le suicide indirect, c'est votre cas. Encore une fois, pourquoi vous sacrifier si jeune, alors que dans votre diocèse vous pourriez travailler plus longtemps au salut des âmes et à la gloire de Dieu ? ” Le jeune aspirant n'eut pas grand mal à réfuter cette argumentation spécieuse. Quelques jours après, rapportant la conversation de son ami : “ A ce compte-là, les médecins et les prêtres devraient abandonner les pestiférés pour ne pas risquer une vie également précieuse aux autres malades ! Et que deviendrait le zèle, la charité ? Non, non ; on peut s'user, on peut mourir pour les âmes et pour Dieu. Que de gens qui se minent à gagner double salaire en ruinant leur santé ! qu'en pensez-vous ? ”

Dans une lettre à ses parents, il est plus catégorique encore : “ Le brave M. X... m'a livré un formidable assaut. Il était sincère, le cher ami, mais prévenu, sans qu'il s'en doutât, par l'excès de son affection pour vous et pour moi. ” Et concluant lui-même le débat : “ M. X... voudrait que je change d'avis, et qu'au lieu d'aller en Chine, je reste en

“ France comme le premier venu !... Fi donc ! Je le remercie
“ de son intérêt, mais, vivent les Missions ! Oui, vivent les
“ Missions ! C'est mon cri, comme il y a deux ans, comme il y
“ a cinq ans. Si je ne voyais que le côté poétique, déjà
“ l'enthousiasme aurait trouvé son compte, et ce serait fini ;
“ mais, depuis plus d'un an, je vois surtout le côté pratique,
“ je vois les épines plus nombreuses que les roses. Pour le
“ bon Dieu on en supporterait plus encore. Vivent les Mis-
“ sions ! ”

La pensée des souffrances du missionnaire avait le don
d'exciter sa ferveur. Le 11 mai 1883, une dépêche de Shan-
ghai annonçait le massacre d'un missionnaire et de quatorze
chrétiens au Yun-nan : “ C'est la revanche des Chinois qui ne
“ sont pas contents de notre expédition au Tonkin, dit-il,
“ mais c'est aussi la haine de la foi, puisque avec M. Ter-
“ rasse, missionnaire français, ils ont massacré quatorze
“ chrétiens indigènes. Vive la France ! Vivent les Missions !
“ Vive Dieu ! M. Terrasse est mort. Vive M. Terrasse ! ”

Dix jours après, la nouvelle du martyr du P. Béchet,
coïncidant avec la mort du commandant Rivière, réveilla
dans son âme toutes les ardeurs de la foi et du patriotisme :
“ Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, dit-il,
“ il doit être surtout une semence d'apôtres. ” L'apostolat ne
lui suffit même plus, il voudrait le martyr. “ Vive Dieu !
“ L'ère des martyrs est ouverte. J'avais craint qu'elle ne fût
“ fermée, et voilà la bonne Providence qui vient me détrom-
“ per. Puissé-je avoir le sort des Terrasse et des Béchet !—
“ Mais hélas ! hélas !... Saint François Xavier, saint Vincent
“ de Paul et tant d'autres grands saints ont voulu être mar-
“ tyrs, et ils ne l'ont pas été. N'est-ce pas de l'audace de ma part
“ de concevoir de tels désirs ? Enfin ! Dieu sait le bonheur avec
“ lequel je verserai mon sang pour Lui. Je ne saurais dire l'é-
“ motion qu'a produite chez nous la nouvelle de la mort de M.
“ Terrasse ; mais je suis sûr que tous les cœurs ont battu for-
“ tement. C'est que, voyez-vous, le martyr a toujours sa poésie
“ et sa beauté, et le désir de mourir pour le bon Dieu en a ame-
“ né plus d'un à la rue du Bac. Le soir, après l'exercice du mois
“ de Marie, nous avons chanté le *Magnificat*. Jamais je n'ai
“ entendu chanter un *Magnificat* avec autant d'énergie

“ Les cœurs étaient émus, je vous assure, et les prières ferventes ! ”

“ Fanatisme ! ” murmurerà le monde avec un air de pitié. “ Soit ! fanatisme, mais fanatisme sublime que le monde ne saurait comprendre, parce qu’il ne sait pas ce que c’est qu’aimer Jésus-Christ. Nous le comprenons, nous, qui n’avons pas vécu jusqu’ici, sans avoir désiré mourir pour son amour. ”

Son bonheur grandit en même temps que ses aspirations s’élèvent : “ Je suis toujours l’homme le plus heureux du monde. Que je me sens à l’aise dans mon cher séminaire ! Un jour ne se passe pas sans que mes actions de grâces ne montent au trône de Dieu. La joie s’est établie en permanence dans mon cœur. Les peines et les contrariétés elles-mêmes ne se changent-elles pas en joie, quand on songe que ces épreuves, supportées avec patience, sont comme un premier apostolat qui procure la gloire de Dieu et le salut des Infidèles ? Oui, par la souffrance, on convertit parfois plus d’âmes que par beaucoup de travaux. Aussi suis-je toujours heureux, dans la joie comme dans la tribulation, heureux de faire la volonté de Dieu. ”

Cette douce paix lui est une garantie qu’il est bien dans sa vocation. “ J’ai parfois entendu dire dans le monde que le missionnaire en vient à regretter ses engagements, et j’ai posé la question autour de moi. On m’a répondu en me montrant nos directeurs, tous anciens missionnaires, comme vous le savez. Il n’en est pas un seul qui n’ait fait des démarches très positives pour faire annuler l’ordre qui le rappelait en France. Notre économiste était en Chine depuis dix-huit ans. On le rappelle, et lui de répondre qu’on se trompe sans doute. Il gagne ainsi toute une année. De retour à Paris, il va deux mois durant dire sa messe à Notre-Dame des Victoires pour obtenir de retourner en mission. De même notre professeur de Dogme se récrie en apprenant son rappel. Il demande à rester. On refuse, il doit rentrer ; mais, à tous les ports de relâche, il envoie lettre sur lettre et attend chaque fois la réponse. C’était un an de gagné. Ainsi le guerrier ne cède que pied à pied le terrain qu’il ne peut plus défendre. ”

L'abbé Nempon espère que pour son compte il n'aura jamais à revenir. “ Je suis heureux comme un pinson, s'écrie-t-il, comme un pinson en cage bien entendu. Il n'est pas d'huître plus attachée à son rocher que ton cher Louis au séminaire des Missions étrangères. Et pourtant j'aspire de tout mon cœur à voir s'ouvrir la porte pour prendre enfin la route des Missions. Pauvre oiseau que je suis, quand me sera-t-il permis de franchir d'un coup d'aile les vastes mers qui me séparent de la Chine? A chaque départ, je sens ces désirs se fortifier, et, à mesure que ce moment approche, les heures me semblent plus longues.”

“ J'aspire à voler, reprend-il, et mes ailes commencent à peine à pousser. Pour partir il me faudrait être prêt, il me faudrait être un bon, un intrépide missionnaire, un missionnaire tel que je le rêve, digne des âmes et digne de Dieu; et Dieu sait si je suis encore loin de cet idéal! Hélas, hélas! trois fois hélas, poursuit-il, que je suis misérable! Et pourtant je n'ignore pas que la sainteté est d'une nécessité absolue pour entretenir dans le cœur du missionnaire ce zèle des âmes qui doit être sa vertu dominante. Sans sainteté pas d'amour de Dieu, sans amour pas de zèle, sans zèle pas d'âmes sauvées: c'est rigoureux et effrayant de logique. Prie donc pour moi, afin que je devienne un saint missionnaire, un missionnaire à la saint François-Xavier.

“ Je vous rends responsable de moi devant Dieu et les âmes, ajoute-t-il dans son style énergique. Si je ne suis pas assez fort pour faire un excellent missionnaire, ce sera de votre faute; arrangez-vous donc comme vous voudrez, mais obtenez moi ce que saint François de Sales appelle les trois S, c'est-à-dire “ Sagesse, Science, Santé. La sagesse pour tout faire selon l'Esprit de Dieu, la science, pour instruire les autres, la santé, que je vous somme surtout de m'obtenir. A quoi me servirait le zèle si je n'avais pas la santé? A mourir plus vite. Avec la santé au contraire que ne ferai-je pas? Vous verrez cela, si, au lieu de rester chétif et sans vigueur, grâce à vos prières, je deviens fort et robuste.”

Les craintes que lui faisait concevoir sa santé étaient dou-

loureuses au cœur du jeune apôtre. Souffrir, mourir, c'était son rêve ; mais ces souffrances et surtout cette mort, c'est dans les missions de l'Orient qu'il désirait aller les chercher. Et voici que " sa misérable carcasse qui n'avait encore rien " fait pour Dieu et les âmes " réclamait des égards, voire même un repos absolu.

Au mois de juillet 1883, l'abbé Nempon, sur l'avis des médecins et l'ordre de son supérieur, dut rentrer à Dunkerque pour se reposer et se refaire. " Ma bonne étoile " me conduit à Dunkerque " écrit-il à ses parents, annonçant son retour sans laisser soupçonner sa maladie ou ses regrets.

Il revit sa maison, sa famille, ses amis, et vécut de cette vie de vacances qu'il avait cru ne devoir jamais retrouver. Ses parents, trop heureux de le posséder, lui prodiguèrent des attentions si délicates, des soins si empressés, que lui-même n'aurait osé leur reprocher leur bonheur ; en cette circonstance, les droits de Dieu se conciliaient à merveille avec les désirs du père et de la mère. Dissimulant son inquiétude et ses angoisses au sujet de sa vocation compromise, il se montra vis-à-vis de tous plein de prévenance et de charité. La part faite à Dieu, il se consacra sans réserve aux amis que les vacances avaient également rendus à leur famille. Ceux-ci étaient d'autant plus assidus autour de lui que le jeune aspirant se prêtait à leur curiosité avec une amabilité plus charmante, et leur rapportait sur les Missions des détails plus précis et plus abondants que par le passé. " Tu as " fait des progrès, Louis, observait un des auditeurs, car ce " sont toutes nouvelles histoires que tu nous racontes. " — " Quoi d'étonnant, répondait-il humblement, ne suis-je pas à " la source ? Auriez-vous grand mérite à parler de Dunker- " que ? Ne me faites donc pas de compliments ; car les Mis- " sions, c'est ma patrie, c'est mon pays à moi."

Comme les vacances touchaient à leur fin et que quelques amis, partageant les inquiétudes de ses parents, lui conseillaient d'attendre encore : " Vive Dieu et tremble l'Enfer ! " répliqua-t-il. Il faut des missionnaires pour faire la guerre " au démon, et, avec la grâce de Dieu, j'en serai et non des " plus lâches. Nous sommes au mois de septembre ; le 8

“ jeunes recrues vont se présenter à la rue du Bac et un ancien manquerait ? Non, non ; il m'en faut partir. ”

Malheureusement l'abbé Nempon n'avait pas retrouvé à Dunkerque les forces qu'il y était venu chercher. A peine rentré à Paris, il retomba malade. Surmontant sa faiblesse par un surcroît d'énergie, il voulut prendre part à tous les exercices de la retraite. Ce nouvel effort l'épuisa au point qu'il fut obligé de garder le lit : “ Misérable lit ! s'écrie-t-il, “ il m'a retenu huit long jours et huit longues nuits ; de “ quoi faire mourir un homme aussi peu malade que je “ l'étais, car je n'ai pas éprouvé d'autre souffrance que “ celle d'être retenu au lit malgré moi, alors que je n'avais “ rien. Encore une fois, je n'ai pas souffert de la fièvre, mais “ beaucoup de ces longues journées passées à ne rien faire.”

S'il ne pouvait agir, au moins pouvait-il rêver à ses chères Missions.

Car, que faire en un gîte
A moins que l'on ne songe ?

“ Je songeais donc, continue-t-il, je bâtissais des châteaux, “ non pas en Espagne. Fi donc ! c'est trop vieux..., mais au “ bord d'un ruisseau de la Chine ou du Japon. Et pourquoi “ pas ? Je songeais aussi à mes chers parents : je m'imaginai “ être, auprès de vous, soigné par ma mère, consolé par mon “ père, distrait par mon frère Emile. Je passais et je repas- “ sais de Dunkerque au Tonkin. C'est là que j'irai. Je vous “ aime beaucoup, proteste-t-il aussitôt, et pourtant je ne “ veux pas revenir. Dieu ne le veut pas.”

Malgré la gaieté qu'il affectait vis-à-vis de ses parents, l'abbé Nempon souffrit beaucoup du sentiment de son impuissance et de la crainte de ne pouvoir persévérer dans sa chère vocation. “ Je suis toujours heureux, écrit-il au début “ de l'année 1884, heureux comme un pinson sur la branche. “ On est toujours bien là où l'on a mis son cœur ; et Dieu “ sait si j'ai donné mon cœur à cette chère maison des Mis- “ sions étrangères. Depuis deux ans que j'y suis, je me sens “ tous les jours plus heureux, et j'ose espérer que de ma vie “ je n'aurai à me repentir de la décision que j'ai prise. Le “ bon Dieu est si bon ! Pour un sacrifice qu'on lui fait, il

“ vous rend mille faveurs et vous dédommage amplement, dès cette terre, sans compter le centuple de son saint paradis. Une seule chose met parfois un peu d’amertume sur le bord de la coupe, c’est ma santé, c’est la conscience de ma faiblesse. On me dit : “ Louis, tu es trop faible, tu ne pourras continuer ”, et je me prends parfois à penser qu’on a peut-être raison. Alors je gémiss et je pleure. J’ai tort, mais enfin, que voulez-vous ? Je désire tant être missionnaire que la pensée de ne pas aboutir me jette dans le trouble et l’angoisse. Enfin, à la grâce de Dieu ! plus l’instrument est faible, plus éclatera la gloire de Celui qui s’en sert. Dieu n’a-t-il pas choisi l’infirmité pour confondre la puissance ? Ce qu’il a fait, il peut le faire encore. S’il a créé le monde de rien, il peut bien faire quelque chose de moi.

“ Et après tout, reprend-il, pourquoi tant désirer cette santé, cette force physique ? La générosité du caractère, la force morale ne peut-elle pas y suppléer ? Saint Paul était faible ; mais quelle âme de feu ! quel ministère de zèle ! Saint Bernard avait un corps si chétif qu’il pouvait à peine contenir les ardeurs de son âme généreuse. Et pourtant saint Paul et saint Bernard ont fait plus pour Dieu avec leur faiblesse que tant d’autres mieux doués en vigueur et en santé. Priez donc surtout pour que j’acquière cette force morale que rien n’abat, cette énergie qui fait les apôtres, les héros et les saints. Quant à la santé, que Dieu me la rende, si tels sont les desseins de sa miséricorde sur moi ! ”

Dieu se plut à répondre à cette humble prière en rendant au pieux abbé, et les forces de l’âme et les forces du corps ; car, vers la fin du même mois de janvier, il rassurait son ami : “ Je vais mieux, bien même, et, dans quelques jours, je serai aussi fort que jamais. Vous souriez : “ aussi fort que jamais ! ” Pour moi ce n’est pas bien fort. C’est vrai, mais que voulez-vous ? “ *Ipsa fecit nos et non ipsi nos.* ” C’est Dieu qui nous a faits, nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Si vous préférez me voir plus robuste, il ne tient qu’à vous, priez davantage. ” C’était sa manière ordinaire de parler ; et dans cette même lettre, faisant des vœux de bonne et heureuse année : “ Je ne vous souhaite rien, disait-

“ il, mais je prie Dieu pour que tout arrive selon vos désirs
“ et pour votre plus grand bien.”

L'amélioration survenue dans sa santé causa à l'abbé Nempou une joie d'autant plus vive qu'à cette époque devait se décider la grave question de sa vocation et de son sacerdoce. “ Cette année, si tout va au gré de mes désirs, j'aurai l'ineffable bonheur de me donner enfin et sans rémission au bon Dieu, par la réception du sous-diaconat. Dans quinze jours les appels seront faits, et alors, quelle joie je ressentirai en mon âme ! Me donner tout au bon Dieu ! Ce fut le rêve de mes quatre années de soutane. Il va donc enfin se réaliser ! Oh, oui ! ce sera sans peine que je ferai mon adieu à la terre : pour qui Dieu est tout, le monde n'est rien. Rien ! oui, c'est bien vrai. Je la comprends cette parole, mais je ne la comprends pas assez.” — “ Formons donc une société de secours mutuels, dit-il à un ami qui devait être sous-diacre comme lui, afin que nous fassions le grand pas sans faiblesse et sans regret, afin que nous soyons dignes de Jésus-Christ.”

“ Vous dirai-je mes impressions à l'approche de ce grand jour, écrit-il à un autre. J'éprouve joie et crainte : joie d'abord, car l'unique désir de mon cœur et toute la passion de ma vie a été de me donner à Jésus : crainte ensuite, car je connais ma faiblesse et je n'ignore pas les graves obligations que je vais contracter. J'espère toutefois en la grâce divine, car je sais que vous priez et que vous faites prier pour moi.” Il se dispose, par un renoncement plus complet et une confiance plus filiale, à ce sacrifice dont il goûte par avance les saintes voluptés. “ Je me sens heureux, dit-il, presque joyeux, en voyant approcher le jour après lequel j'aspire depuis si longtemps, le jour où je pourrai me donner à Celui que j'aime plus que tout au monde, et pour lequel je vous ai sacrifiés, vous, chers parents, que j'aime, après Dieu, plus qu'aucune langue humaine ne saurait le dire. Vienne donc ce jour ! Je soupire après lui.”

Pour donner à ce contrat plus de valeur et de solennité il invite ses parents à venir assister à la cérémonie. “ Ainsi les chevaliers des temps anciens étaient fiers de présenter leur

“ fils au prince, ainsi le père conduit la fiancée à la maison de l'époux. Vous viendrez donc, cher père, conclut-il aussitôt, vous viendrez assister à mon dernier sacrifice, vous viendrez me présenter vous-même au Seigneur et lui dire : Seigneur mon Dieu, vous me faites l'insigne honneur de me demander mon enfant pour le service de vos autels et l'évangélisation des Infidèles : je vous le donne, ô mon Dieu ; acceptez-le, et faites-en un saint missionnaire.”

“ L'appel au sous-diaconat, poursuit-il, est aussi l'appel aux Missions. Ma faible santé m'avait donné des craintes sur mes aptitudes pour les travaux apostoliques. Aussi ma joie s'augmente aujourd'hui des craintes que j'éprouvais par le passé. J'en dois d'autant plus bénir le bon Dieu, que la question a été agitée au Conseil.”

M. Nempon, accédant à la demande de son fils, promet d'assister à l'ordination. “ Je suis fier de vous, cher père, répond Louis avec émotion, oui, je suis fier. Je me promets d'être votre digne enfant, afin qu'à votre tour, devant Dieu et devant les hommes, vous soyez fier de votre fils qui sera un bon missionnaire. ” — “ Depuis longtemps je ne tends qu'à ce but : être missionnaire ! Ce fut le rêve de mes dernières années de petit séminaire. Pour l'accomplir je vous ai quitté, vous que j'aime plus que tout au monde... et maintenant je reculerais ?... Non, non ; qui veut la fin veut les moyens. Jusqu'ici j'ai marché devant moi sans regarder en arrière, j'espère bien que Dieu me donnera la force de ne pas redouter le sous-diaconat qui est le moyen de parvenir à ce cher apostolat auquel je veux sacrifier ma vie tout entière. Priez et faites prier pour moi afin que je réponde à l'appel de Dieu. Le sort en est jeté : *“ alea jacta est, ”* pour parler comme César. Quand vous me reverrez, je serai sous-diacre.”

Au moment de se consacrer à Dieu, corps et âme, et de lui sacrifier ses affections les plus chères dans un généreux et sublime holocauste, l'abbé Nempon les sent renaître dans toute leur vivacité : “ Je vous aime toujours de plus en plus, écrit-il à ses parents, et mon amour pour vous devient chaque jour plus ardent. Il faut que j'aime bien le bon Dieu pour me résoudre à vivre loin de vous. Mais je suis

“ trop heureux qu’il ait voulu me choisir pour son missionnaire, pour son représentant dans les affaires de sa gloire et du salut des âmes.”

Enfin, le jour désiré arriva, et le jeune clerc mineur fut fait sous-diacre. “ C’est le samedi 8 mars, à neuf heures, que j’ai pu m’écrier comme le petit oiseau échappé des rets du chasseur : “ *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.* ” Vous pensez bien, cher ami, quand vous me dites que mon bonheur doit être au comble. Vous avez analysé en deux lignes de votre aimable lettre les sentiments de mon cœur en ce beau jour. Auparavant c’était le trouble, l’inquiétude; mais, dès le terrible, ou plutôt, dès le bienheureux pas, ce fut le calme et la paix.” — “ Je me suis lancé dans les bras du bon Dieu, écrit-il à sa mère. J’ai fait le pas sans faiblir, et, je puis le dire, du plus grand cœur qu’il m’était possible. J’étais sous-diacre ! Ah ! que je me sentis soulagé ! On eût dit que la butte de Montmartre se fût enlevée de dessus ma poitrine. Je me suis senti suavement heureux. ” Fidèle à sa promesse, M. Nempon était venu assister à l’ordination de son enfant. Ce souvenir ajoute encore dans le cœur du fils à la joie de ce grand jour. “ Il est beau sans doute de voir un enfant quitter sa famille, ses amis, sa patrie pour aller annoncer la sainte parole aux nations infidèles, remarque-t-il lui-même, mais ce qui est plus beau encore, c’est un père offrant lui-même son fils au Seigneur sur l’autel du sacrifice. Ce spectacle, je l’ai vu le 8 mars 1884, au jour de mon sous-diaconat, et j’en ai été profondément ému. ”

Cette cérémonie laisse dans son âme une émotion délicieuse, inexprimable : “ Que vous dirai-je encore, s’écrie-t-il ? Il en est de la joie comme du chagrin. Il arrive un instant où l’on y est tellement abîmé qu’on ne sait plus rien dire. Je suis heureux, et puis c’est tout. Je ne sais comment traduire mon bonheur. J’ai le cœur à l’aise. Autant j’étais agité, tremblant avant l’ordination, autant aujourd’hui je suis suavement tranquille. Je n’éprouve pas cette joie agitée, mouvementée, que j’ai ressentie bien souvent ; non, je me possède parfaitement, et, pour tout dire en un mot, je suis calme au point que je ne me comprends plus moi-même.

“ Que le bon Dieu est bon ! chers parents : quels étaient mes titres à cette grâce immense ? Des titres ! je n'en avais pas ; mille autres en avaient plus que moi, qui ont été moins favorisés. Mais je me le dis tout bas, peut-être est-ce vous que Dieu a voulu récompenser ici-bas de vos vertus, en m'appelant à son service : à un si grand honneur, oui j'ose le dire, je n'avais pas d'autres titres que les vôtres (1).”

Cet amour grandit et s'exalte à la perspective des Missions. “ Je ne puis vous faire comprendre combien j'aime davantage les Missions à mesure que j'approche du dénouement. C'est presque une passion. J'espère que Dieu me pardonnera en raison des motifs qui me l'ont mise au cœur. Vivre, souffrir et mourir, c'est là tout l'homme. Pourquoi donc ne pas vivre, souffrir et mourir pour ce bon Jésus qui a voulu, Lui Roi du ciel, vivre, souffrir et mourir pour nous ? On me répète que je mourrai trop jeune si je pars aux Missions. Mais, je vous l'avouerai simplement, je caresse cette idée de mort. Qu'est-ce que la vie pour que je la désire ? On m'a répété si souvent et sur tous les tons que la terre n'était qu'un exil, ...qu'à la fin je l'ai cru...Ce n'est pas que j'ai peur des travaux de l'apostolat ; oh non ! et je compte bien me dépenser pour le salut des âmes. Mais je mourrais si volontiers pour elles ! Priez donc Théophane Vénard de m'obtenir la grâce de mourir, comme lui, martyr de cette foi que je veux prêcher.

“ Oh oui ! cher ami, il est si beau, il est si bon d'être martyr ! On sauve son âme puisque c'est un acte de charité parfaite ; on procure la gloire de Dieu dont on est le témoin ; et l'on est missionnaire, apôtre, dans toute la force du terme : car quelle prédication plus éloquente et plus efficace de la vérité, de la sainteté, de la divinité de notre religion aux yeux des païens qui croient plus volontiers à leurs yeux qu'à tous nos discours ! Et n'est-ce pas aussi une prière toute de charité pour cette chère France qu'il me faudra bientôt quitter. Tu sais, comme moi, si la France a des indifférences, des ingratitudees et des crimes

1. “ Plus tard, au jour des grandes lumières, nous écrivait un missionnaire du Tonkin, à qui le jeune confrère avait révélé son âme, plus tard nous apprendrons peut-être que si notre cher Louis a été missionnaire, c'est à la foi de son père et à la piété de sa mère qu'il a dû cette belle vocation.”

“ à expier. Eh bien, je veux en être ; je veux par ma vie et
“ ma mort donner raison à ces beaux vers de Laprade :

Là-bas l'on meurt pour toi si chez nous l'on t'insulte ;
Seigneur, que de martyrs pour un blasphémateur ! (1)”

Un nouveau départ excite son enthousiasme. Il s'y intéresse d'autant plus que le jour de l'adieu se fait proche. Une circonstance inattendue vint ajouter à l'émotion de cette touchante cérémonie. “ Les partants allaient faire leurs
“ adieux à la Reine des apôtres et des martyrs, quand une
“ dépêche arriva : “Cinq martyrs au Tonkin.” Cette nouvelle
“ plongea dans la stupeur la foule des étrangers qui rem-
“ plissaient le séminaire à l'occasion du départ. Ils cro-
“ yaient devoir nous témoigner plus de pitié. Jugez de leur
“ stupéfaction, lorsqu'ils virent la joie de ces futurs apôtres
“ dont la plupart avaient connu trois des heureux confes-
“ seurs. Quelle ne fut pas notre émotion quand nous chantâ-
“ mes le *Te Deum* ! Quel contraste ! Un *Te Deum* un jour
“ d'enterrement ! Ce fut pourtant ce qui eut lieu. L'élan fut
“ tel que l'enthousiasme gagna tous les cœurs, et il n'y eut
“ pas une voix qui ne se mêlât à ce concert d'actions de
“ grâces. C'était presque du délire, ou plutôt, c'était quel-
“ que chose que le langage humain ne saurait exprimer et
“ traduire.

“ Ils étaient trois aux pieds de la Madone, qui sentaient
“ battre plus vivement leur cœur à la pensée de ce glorieux
“ Tonkin qu'ils allaient, eux aussi, arroser de leurs sueurs, et
“ peut-être de leur sang. De quel cœur il redisaient ces pa-
“ roles du Chant des Martyrs, devenues ce jour-là d'une
“ effrayante actualité :

La mort ! Voilà l'avenir magnifique
Que notre Dieu réserve à ses soldats
Mais parmi nous il n'est point de cœur lâche :
A son appel tous nous obéirons,
Nous bravons et la cangue, et la hache,
Oui, s'il faut mourir, nous mourrons.

“ Et avec quelle vérité, nous aussi, nous autres, hélas trop

(1) LAPRADE. Amende honorable.

“ jeunes, nous pouvions répondre à ces heureux soldats de
“ Jésus-Christ :

Partez, partez, car nos frères succombent,
Le temps, la mort ont décimé leurs rangs.
Ne faut-il pas remplacer ceux qui tombent
Sous le couteau des féroces tyrans ?
Heureux amis ! partagez leur victoire,
Suivez toujours les traces de leurs pas :
Dieu vous appelle, et, du sein de la gloire,
Nos martyrs vous tendent les bras.

“ L'assistance ne comprenait rien à ces manifestations,
“ à ce langage. Plus d'un peut-être pensa ce qu'avait dit un
“ brave homme en pareille circonstance : “ Mais c'est vérita-
“ blement ici le Charenton du bon Dieu ! ” — “ Et oui, nous
“ sommes fous, fous comme tous les saints, fous de la sainte
“ folie, de la folie de la croix. Et puissions-nous rester, toute
“ notre vie, fous de cette folie ! C'est mon vœu le plus ardent,
“ et je crois bien que vous le partagez avec moi.”

CHAPITRE VII

LA MORT D'UN PÈRE

Tristes pressentiments.—Fatale dépêche.—Oubli de soi-même.—Attentions pieuses et délicates.—Arrivée à Dunkerque.—Le jour de l'enterrement : énergie et larmes.—Consolations à sa mère.—La visite au tombeau.—Retour à Paris.—La douleur plus vive : lettre à sa mère.—Exhortation à son frère.—Justification du fils, héroïsme de l'apôtre.—Nouveaux désirs du martyr.—Vacances de 1884.

“ Hier pour la première fois, j'ai exercé l'office de sous-
“ diacre, écrivait l'abbé Nempou, le samedi de la semaine
“ sainte. Dans quelle circonstance, grand Dieu ! C'était le
“ jour le plus saint, mais aussi le plus lugubre de l'année : le
“ Vendredi-Saint ! Pour triompher avec Jésus, il faut souffrir
“ avec lui.”

La croix ne devait pas se faire attendre : le jeune sous-diacre allait être soumis à la plus délicate épreuve à laquelle put être exposé son cœur de fils et d'apôtre.

Après l'ordination de son fils, M. Nempou était rentré

Dunkerque, heureux et fier d'avoir vu son enfant se consacrer aussi généreusement au service de Dieu et des âmes : “ Il était si content le lendemain de mon ordination ! Il se disait rajeuni de dix ans. Je n'oublierai jamais la scène touchante qui se passa entre lui et moi dans le fiacre qui le ramenait à la gare du Nord. C'était notre dernier entretien sur terre ; son langage fut celui d'un saint. Il me dit et me répéta qu'il était le plus heureux des hommes de me savoir où j'étais.”

Le père avait fait son sacrifice avec une entière résignation ; néanmoins il en avait ressenti une profonde émotion. La maladie de cœur dont il souffrait se développa subitement, et il fut emporté dans l'espace de quelques heures. La veille encore, il lisait une lettre où son fils Louis protestait de sa résolution de répondre généreusement à sa vocation, “ et pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de son père.”

Le mardi matin, 22 avril, M. Delpech, supérieur du séminaire, manda l'abbé Nempon à sa chambre, et, avec les ménagements nécessaires à une âme aussi sensible : “ Votre père est tombé malade, dit-il. On vous appelle à Dunkerque. Nous prions pour vous et pour lui.” Le supérieur n'en dit pas davantage, mais il lui recommanda de voir son directeur. Cette simple recommandation jeta le pauvre enfant dans une plus cruelle inquiétude, et, courant aussitôt chez le P. Péan : “ Dites-moi, je vous en prie, je préfère le savoir, mon père est-il encore en vie ? ” Il fallut bien lui dévoiler la triste vérité : “ Votre père vit auprès de Dieu,” lui fut-il répondu. Et le généreux enfant, s'oubliant encore dans cette extrême douleur : “ Oh ! ma pauvre mère ! s'écria-t-il, et il éclata en sanglots.

Il aurait voulu assister à une messe, communier à l'intention de son cher défunt, le recommander au souvenir des prêtres du séminaire, mais tous avaient déjà célébré, et d'ailleurs le temps pressait. Il partit donc pour la gare du Nord, suivant ce même chemin qu'il avait parcouru quelques jours auparavant en compagnie du père qu'il pleurait aujourd'hui. Ce douloureux contraste ajoutait à sa peine. Toutefois, sans se laisser absorber par sa douleur, il fit passer la voiture près d'une église, dans l'espoir d'y trouver un

prêtre qui n'eût pas dit la sainte messe. Dieu lui ménagea cette consolation. " Mon père vient de mourir, dit-il à un prêtre qu'il aperçut prêt à monter à l'autel. Ne pourriez-vous pas changer votre intention ? Je vous en supplie. Dieu vous en bénira." Le prêtre touché accéda à sa demande, et l'abbé Nempon poursuivit sa route, fortifié par la pensée des grâces qu'il avait procurées à l'âme de son bien-aimé père. Il n'eut pas le loisir d'envoyer de Paris une parole de consolation à sa mère désolée ; mais, à Arras, profitant d'un moment d'arrêt, il télégraphia ce mot plein d'abnégation et de délicatesse : " Courage ! "

Deux amis attendaient Louis à la gare. Ils l'accompagnèrent jusqu'à la maison mortuaire. Après avoir embrassé sa mère, l'abbé Nempon monta à la chambre où était exposé le corps de son père, et, enlevant le crucifix qu'il portait sur la poitrine, il le plaça entre les mains et sur le cœur de son père. N'était-ce pas la même croix qui les avait fait souffrir, qui devait les faire mourir et triompher aussi dans la gloire de leur sacrifice ? Les jours suivants, il passa de longues heures au pied du lit funèbre, sans rien négliger de ses devoirs envers son jeune frère et sa pauvre mère dont il était le consolateur et le soutien.

Cependant Louis, qui déversait dans l'âme des autres les consolations que lui inspiraient son affection et sa piété, se sentait lui-même en proie aux plus terribles angoisses ; et personne n'était là pour partager ou calmer ses douleurs. Il se demandait si la situation nouvelle faite à sa famille ne lui imposait pas de renoncer aux Missions, à cet idéal de sacrifice que depuis si longtemps il caressait avec tant d'amour. Ses amis lui parlaient en ce sens, et ajoutaient même que, les circonstances étant changées, il ne pouvait plus songer à s'éloigner de celle dont il était l'unique consolation. Et pourtant, les âmes de tant de malheureux livrés à l'idolâtrie, les Missions, le martyr... tous ses rêves de missionnaire, Dieu en voulait-il le sacrifice ?

Le pauvre enfant n'osait se répondre à lui-même et ne pouvait consulter autour de lui. " Mais amis ne connaissent pas le mystère de la vocation, pensait-il, ils ne verront que ma mère, et me diront de rester dans le diocèse. " Il résolut

donc d'en référer à sa mère elle-même dont il connaissait également l'amour et la piété...mais plus tard, après les funérailles, lorsqu'elle serait un peu revenue du coup terrible qui avait été porté à son cœur. En attendant il s'efforcerait de cacher les inquiétudes cruelles dont son âme était tourmentée.

L'abbé Nempon comptait sans la violence de son émotion, qui, pour avoir été contenue, n'en éclata que plus impérieuse. Le soir du second jour, à peine était-il rentré dans sa chambre, que, laissant un libre cours à sa douleur, il pleura longtemps au pied de son lit : " J'étais seul, disait-il, je pouvais " enfin pleurer sans contrister ma mère." Il voulut se reposer au moins quelques heures ; ce fut en vain. La fièvre le dévorait ; son imagination exaltée lui faisait voir son père, sa mère, son séminaire, ses Missions, et il souffrait horriblement.

Vers quatre heures du matin, ne pouvant plus y tenir, il se lève et se dirige vers la chambre où reposait la dépouille mortelle de son bien-aimé père. Là peut-être il trouverait cette patience et ce courage qu'il prétendait donner aux autres ; peut-être même l'âme de son père parlerait à son âme et lui dicterait son devoir ? Absorbé par ces pensées, il ouvre discrètement la porte, et, ô surprise ! il se trouve en face de sa mère qui veillait fidèle auprès de son époux. C'en était trop. Louis fond en larmes, et, se jetant dans ses bras : " Mère je " n'en puis plus, s'écrie-t-il ! " — " Comment, Louis, toi, qui " étais si fort et si courageux, toi qui nous consolais par " des paroles si pleines de foi et d'espérance, comment " t'est-tu laissé abattre, et pourquoi sangloter ainsi ? " — " Oh mère, poursuit-il à travers ses larmes, sans doute je " pleure sur mon pauvre père et sur vous, mais je pleure " aussi sur moi. On m'a dit que je ne pourrais plus être " missionnaire, que ce serait manquer à mon père, que ce " serait vous abandonner lâchement, que ce serait être un " ingrat... Ingrat ! moi qui donnerais ma vie pour votre " bonheur et pour le salut de mon père ! Et vous, mère " pensez-vous ainsi ? " — La mère réfléchit un instant et jetant un regard sur la figure sereine de son mari, comme pour s'inspirer de sa foi héroïque : " Mon cher Louis, dit.

“ elle, je n’ai pas le droit de te retirer un consentement que
“ je t’ai donné moi-même, que ton père a consacré par sa
“ présence à ton ordination et qu’il confirmerait encore si
“ ses lèvres pouvaient s’entr’ouvrir. Aujourd’hui sans doute
“ je sens plus vivement la douleur de ce sacrifice. Mais tu
“ appartiens à Dieu avant de m’appartenir ; à toi de répondre
“ à son appel. Laisse dire ceux qui prétendent que tu n’ai-
“ mais pas ton père, que tu n’aimes pas ta mère ; moi, je sais
“ que tu l’aimais, je sais que tu m’aimes de tout ton cœur, et
“ cela suffit. Ton départ me fera cruellement souffrir, mais
“ pour Dieu je saurai souffrir encore, et sa grâce nous vien-
“ dra en aide.”—La mère et l’enfant se mirent à genoux,
et le père, du haut du ciel, souscrivit à leur généreuse ré-
solution.

Scène admirable, que cette lutte de générosité entre l’enfant et sa mère devant les restes inanimés du chrétien dont le souvenir inspirait leur langage et soutenait leur héroïsme ! On comprend que le fils reconnaissant ait conservé dans sa mémoire les termes mêmes de ce précieux consentement. “ Ma mère s’est montrée bien courageuse,” écrit-il à son directeur, se réservant de lui raconter ce bel exemple de foi chrétienne.

L’abbé Nempon, rassuré du côté de sa vocation, et fortifié par la grâce de son sacrifice, reprit possession de lui-même : “ C’était lui qui nous consolait le jour de l’enterrement de son père, écrit un de ses amis. Jamais je n’ai assisté à une telle scène. Pas une larme devant sa mère, pas un soupir en notre présence.”—“ Le jour des funérailles a été pour moi l’occasion d’une douleur âpre et amère que je n’oublierai de ma vie, avouait-il lui-même. Je n’ai pas versé une larme ; mais, en revanche, vingt fois j’ai pensé tomber pendant le trajet de la maison mortuaire à l’église ! Pendant le service, j’ai cru étouffer tant j’avais la poitrine oppressée, et je ne pouvais pleurer... Monsieur le Supérieur de Notre-Dame des Dunes avait grand peine à me soutenir.”

Au moment où le corps descendit dans la tombe et disparut à ses yeux, le pauvre enfant, ne pouvant plus contenir sa douleur, éclata en sanglots. Une circonstance accrut encore

son émotion : “ L’ouverture du caveau qui devait conserver
“ jusqu’au jour de la résurrection la dépouille mortelle de
“ mon père, se trouva trop étroite. Essais infructueux.....
“ Nouveaux efforts..... Travail du marteau et de la pioche...
“ Chaque coup avait un retentissement dans mon cœur.
“ C’est une chose bien pénible pour un enfant que de voir
“ disparaître à ses yeux le corps d’un père chéri, mais assis-
“ ter à de tels préparatifs, c’est horrible.” Il revint chez lui
très impressionné, et, se jetant dans les bras de sa mère :
“ Mère, dit-il, je veux donner ma vie pour le bon Dieu, pour
“ mon père et pour vous.” C’était le cri de la douleur et de
l’amour !

Louis sentit cruellement le vide qui s’était fait dans la
maison : “ Chaque pas me rappelle l’absence de celui qui ne
“ doit plus revenir, de celui qui était tout, et qui n’est plus
“ rien. Le matin je me lève, je vais vers le lit de mon père.
“ Il est vide !... Je crois sortir d’un rêve ! Enfin, à la grâce de
“ Dieu ! Sa main nous frappe, mais c’est la main d’un Père ;
“ il faut la baiser en l’adcrant ! ”

Le dimanche suivant, il accompagnait au cimetière sa
mère et son frère Emile : “ Les saintes femmes du jour de
“ Pâques n’étaient pas plus émues que nous lorsqu’elles
“ allèrent au sépulcre du Sauveur. Mon imagination battait
“ la campagne. Je me disais : il y a trois jours aussi que mon
“ pauvre père est dans le tombeau ; il y a été mis un ven-
“ dredi comme Notre-Seigneur. Aujourd’hui, dimanche, nous
“ allons vers lui comme les saintes femmes..... Ah ! si nous
“ avons le bonheur !... Mais hélas, il faut attendre, pour le
“ revoir, le jour de la grande résurrection. ” — “ Cette visite
“ nous fit pourtant beaucoup de bien à tous, et à moi en
“ particulier, remarque-t-il. Ma douleur s’est adoucie. Je ne
“ vois plus mon père dans la tombe où il n’est pas, je le vois
“ au ciel où il demeure dans le sein de Dieu. ”

L’abbé Nempon appréhendait l’heure du retour à Paris,
moins pour lui que pour sa mère, dont la douleur allait se
réveiller plus vive, craignait-il, au moment des adieux. Il la
prépara doucement à ce nouveau sacrifice : “ Dieu ne vous
“ manquera pas, dit-il, et je serai près de vous par la pensée
“ et par la prière.” Madame Nempon comprit cette espérance,

et, bénissant son fils : “ Toi aussi, Louis, sois fidèle à Dieu. Lui seul demeure toujours, Lui seul ne nous fait pas défaut. Je te bénis pour ton père et pour moi. ”

Le jeune homme s'était montré fort, tant qu'il était resté en présence de sa mère : il avait contenu ses larmes pour éviter un surcroît de douleur à celle dont il devait être la consolation. Mais, quand il se trouva seul, dans le silence de sa cellule de séminariste, se prenant à réfléchir aux émotions des derniers jours : “ Enfin ! je suis un peu à moi-même, s'écrie-t-il, et je puis songer à tout ce que j'ai perdu en perdant mon bien-aimé père. A Dunkerque, c'étaient pour moi des visites, des démarches de tout genre ; ici, c'est le calme et la solitude ; à Dunkerque, j'étais distrait de ma douleur, ici tout me la rappelle. Le ciel est pur, le soleil égaye toute la nature, la verdure donne au jardin son plus bel air de fête, les oiseaux chantent, et moi, qui entends ces chants, qui contemple ces merveilles, je sens mon cœur non plus se dilater, mais se serrer et se fendre. Tout est changé pour moi, puisque mon père n'est plus. Et pourtant, autour de moi, tout marche son train ordinaire. Cela me fait mal : le contraste irrite ma douleur. Ah ! ce cher père, qui dira comme je l'aimais ? Je l'estimais et je l'aimais, et c'est aujourd'hui surtout que je l'apprécie à sa juste valeur. ”

Il craint d'attrister sa mère par l'expression de son amour et de ses regrets. “ Dieu nous éprouve cruellement, poursuit-il, mais ce n'est pas à moi, bonne mère, de vous apprendre que Dieu mesure l'épreuve aux forces d'un chacun, et qu'il n'éprouve ainsi que ceux qu'il aime tendrement ! ” Puis montrant au ciel ce fidèle époux, ce père dévoué : “ Croyez-moi, ne le cherchez plus dans cette vallée de larmes où il nous a laissés pour le pleurer ; cherchez-le au ciel, car le ciel était dû à sa foi, à sa vie si chrétienne et si féconde en bonnes œuvres. Au jour de votre mariage, ce sont vos âmes que le prêtre a unies. Or, les âmes, la mort ne les sépare pas. Son corps sans doute a été rendu à la terre, mais son âme nous parle encore. Un jour nous le reverrons dans une joie sans fin, dans un embrassement continuel, et notre bonheur sera doublé des mérites que nous

“ aurons acquis en supportant chrétiennement notre douleur.”

Qu'elles furent douces au cœur de la mère ces lettres, toutes pénétrées de tendresse et d'amour, et, avec quelle émotion croissante, elle dut les relire plus tard, lorsque des deuils successifs vinrent donner à ces pages touchantes une nouvelle actualité.

La mort de son père imposait à Louis de nouveaux devoirs vis-à-vis de jeune frère. S'appliquant aussitôt à lui faire comprendre la leçon qui ressort de leur deuil : “ Ne te semble-t-il pas, cher Emile, que tu es changé depuis le jour où père s'est envolé au ciel ? Pour moi, je le suis de fond en comble. Voilà qui vous fait rentrer en vous-même, quelque léger que vous soyez ; voilà qui vous force à vous demander, si, malgré les leçons de la mort, vous comptez rester éternellement sur terre. Ma foi, j'ai réfléchi et j'ai résolu de sauver mon âme, dussé-je pour cela, malgré mon caractère mobile et remuant, passer des années entières au sommet d'une colonne comme saint Siméon Stylite. Ce n'est pas la peine que tu fasses comme ce saint ; mais au moins tu dois songer, cher Emile, que tu as une belle petite âme à sauver, et que père serait bien triste pendant l'éternité si tu manquais au rendez-vous.”

Il joint à ces avis des protestations d'une tendresse plus expansive, comme s'il cherchait à combler le vide que la mort du père et de l'époux a laissé au cœur du fils et de l'épouse. Jamais il n'aurait demandé de vacances, et, cette année, il les désire, il les fait entrevoir longtemps à l'avance : “ Dieu me pardonnera, j'en suis sûr. Il sait bien que si je veux venir à Dunkerque, c'est uniquement pour vous consoler. ” Son langage devient de plus en plus affectueux. “ Que vous dire, chère et tendre mère ? Ah voici que j'ai trouvé. Je veux vous le dire et vous le répéter sans cesse : “ je vous aime, bonne petite mère, je vous aime toujours, malgré les nombreux kilomètres qui s'interposent entre nous ; et mon amour, loin de faiblir, croît au contraire en raison des distances qui nous séparent. ”

L'abbé Nempon exerçait auprès des siens ce ministère de paix et d'amour, lorsque lui-même reçut une lettre qui jeta

dans son âme un trouble profond. Une personne charitable, prenant en pitié la position de Mme Nempon, crut bien faire en entreprenant de décider le fils aîné à revenir auprès de sa mère, et, usant de tous les arguments propres à assurer le succès de sa requête, elle n'avait pas craint de dire : “Louis, “ vous avez fait mourir votre père ; ferez-vous aussi mourir “ votre mère ?”

Le mot était dur. “ J'attendais des consolations,” répond-il avec une poignante douleur, “ j'espérais que vous viendriez, vous aussi, verser un baume sur ma blessure tous les jours saignante, et voici que vous avez ravivé ma peine et rouvert une plaie déjà bien profonde. — Eh quoi ! reprend-il avec une sainte horreur, moi j'aurais tué mon père, moi qui aurais versé pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang, moi qui l'aimais, comme un fils bien né doit aimer son père, comme un apôtre doit savoir aimer ? Je suis anéanti, rien que de penser que j'ai pu être l'occasion de pareils soupçons, et vous ne sauriez vous imaginer combien votre lettre m'a fait souffrir. Il a fallu toute l'éloquence de mon directeur, inspiré sans doute par le bon Dieu, pour me rendre le calme et la paix. Si je n'avais songé à la sympathie que vous témoignez à ma pauvre mère, peut-être n'aurais-je pas su vous pardonner ce langage.

“ Non, non, continue-t-il, non, non, je n'ai pas été cause de la mort de mon père. Il a beaucoup souffert, il est vrai, lors de mon départ, et le moment de la séparation fut très pénible ; mais, deux mois après, lui-même m'encourageait et se disait heureux de me savoir aux Missions. Quand il vint à mon sous-diaconat, il protesta à plusieurs reprises de sa joie et de son bonheur. Est-ce ainsi que l'on tue son père ? D'autres font mourir leurs parents, et pour eux l'on est moins sévère. Si j'avais quitté ma famille pour me faire une carrière dans le monde (il est vrai que je n'en aurais jamais eu le courage), qu'aurait-on pu me dire ? Et n'avais-je pas, à plus forte raison, le droit, n'avais-je pas le devoir de partir à l'appel de Dieu ? Cet appel était manifeste, je n'avais donc qu'à le suivre, si je ne voulais pas être indigne de Dieu, indigne de mon père et de ma mère. La mort de mon père est pour moi chose bien triste, mais il est

“ plus triste encore de pouvoir songer que l'émotion de mon départ ait pu abrégé sa vie. Et pourtant, je n'hésite pas à vous le dire, ce serait à recommencer que je ferais ce que j'ai fait. ”

Cette justification éloquente se poursuit en huit belles pages sur le même ton et sur un ton plus élevé encore. L'ar_dent apôtre, commentant un texte célèbre de saint Jérôme, affirme des principes que la plupart ne sauraient comprendre et auxquels lui-même soumet courageusement et son cœur et sa vie entière : “ Aime d'abord Dieu, dit-il avec le grand anachorète, aime ensuite ton père, ta mère ; mais, si tu es dans la nécessité de comparer ton amour de Dieu avec celui de tes parents et que tu ne puisses sauvegarder ces deux amours, sache qu'en ce cas, il faut savoir laisser tout amour pour l'amour de Dieu. ”

“ Je reste donc, conclut-il, et je suis sûr que, du haut du ciel, ce cher père sourit à ma résolution. Une fois pour toutes mon parti est irrévocablement pris. J'irai de l'avant, je travaillerai pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, jusqu'à ce que je tombe pour me relever dans le sein de Dieu auprès de mon père bien-aimé.

“ Je vous demande pardon d'être si net, si catégorique, ajoute-t-il humblement. Il le fallait et pour vous et pour moi. Excusez les paroles un peu vives, et n'en croyez pas moins à mon entière affection.”

L'abbé Nempon avait fait son profit de l'épreuve que Dieu avait envoyée à lui et aux siens.

“ Le pied sur une tombe on tient moins à la terre, ”

dit-il avec le poète, et il ajoute :

“ Surtout quand cette tombe est la tombe d'un_père. ”

“ La principale vertu du missionnaire, poursuit-il, doit être le détachement, de même que sa principale douleur sera le souvenir et le regret de ceux qu'il a laissés au pays. Dieu, dont les desseins sont impénétrables, Dieu peut-être a voulu me rendre la vertu plus facile et la douleur moins amère ! “ Que son saint nom soit béni ! ” La vanité des choses du monde se fait à ce point sentir à son âme qu'il irait vo-

lontiers “ se cacher dans quelque Thébaïde, loin du regard
“ des hommes. J’aime fort Saint Antoine, dit-il ; son compa-
“ gnon n’est pas aimable sans doute, et pourtant, sous cette
“ forme ou sous une autre, nous l’avons toujours à nos
“ côtés. ”

Ce n’est pas dans la solitude d’une Thébaïde que Dieu le
veut, c’est auprès des Infidèles, dans les Missions. Aussi son
cœur s’attache-t-il à cet objet sacré dans la mesure même où
il se détache de la terre. Toutefois, dans les lettres qu’il écrit
à sa mère, il se fait violence pour ne pas l’entretenir d’un
sujet auquel se mêle nécessairement la pensée de la sépara-
tion et du départ. Ce n’est qu’au mois de juin que son amour
éclate plus généreux, plus enthousiaste que jamais, dans le
récit du triomphe de ses frères, les martyrs du Laos. “ Ils
“ sont six, oui six en trois semaines, qui ont trempé leur
“ robe dans le sang de l’Agneau. Heureux sont-ils et que
“ leur sort est digne d’envie ! Pour plusieurs, des fêtes ont
“ été célébrées. Que de gens doivent se dire : “ Bien fous
“ ceux qui se font ainsi tuer, mais plus fous encore ceux qui
“ prétendent célébrer leur folie par des fêtes ! ” Ces gens,
“ voyez-vous, ne comprennent pas la sainte folie de la croix.
“ Ils la comprendront un jour (trop tard hélas !), quand ils
“ diront : “ Ils étaient sages ceux que nous estimions fous,
“ et nous étions les insensés ! ils sont morts pour sauver
“ les âmes, comme ils auraient vécu pour les sauver ; et ils
“ ont bien fait. ”

Puis, élevant sa mère sur les hauteurs de ce Calvaire où
lui-même aspire à monter. “ On ne doit pas pleurer sur un
“ martyr, dit-il, on ne doit pas même prier pour lui. “ *Inju-*
“ *riam facit martyri, qui orat pro martyre.* ” Ce serait donc un
“ sacrilège que de le plaindre. ” — Que des parents doivent
être heureux quand ils ont donné le jour à un martyr,
remarque-t-il, et il rapporte la parole d’une mère de missi-
onnaire aux parents d’un martyr dont on célébrait le jour de
naissance “ *dies natalis* ”, selon l’expression du martyrologe :
“ Que vous êtes heureux ! votre fils était à peine parti, et
“ déjà il a cueilli la palme du martyr. Le mien est parti
“ depuis quatorze ans et il ne me laisse pas l’espoir d’être un
“ jour la mère d’un martyr. ” Pour consoler sa mère, sans

rien rabattre de ses aspirations ardentes : “ Oh ! bonne mère, “ consolez-vous, s'écrie-t-il, car vous n'aurez jamais cette “ gloire ; mais vous aurez celle d'avoir un fils missionnaire, “ apôtre, émule de Pierre et de Paul auprès des nations “ infidèles. Je vous laisse cet espoir, triste pour votre cœur, “ mais cher à votre foi.”

Le mois de juillet touchait à sa fin, et l'époque des vacances approchait. Cette fois, le retour dans la famille s'imposait comme un devoir. Louis ne se défend pas d'y penser, et, parlant des examens de fin d'année, il ajoute : “ Qu'il vienne “ donc cet examen ; car, derrière lui, je vois un petit voyage “ à Dunkerque !”

L'abbé Nempon consacra à la vie de famille les dernières vacances qu'il devait passer sur la terre de France. Cette pensée, à laquelle se mêlait le souvenir du père qui n'était plus, rendit son affection plus tendre et son dévouement plus empressé. Aussi son émotion fut grande au jour de sa séparation, à l'idée de la tristesse et de la solitude où se trouveraient plongés son frère et sa mère au lendemain du départ. La lettre qu'il écrivit de Paris est toute inspirée par cette affectueuse sympathie. “ Votre cœur a bien saigné, n'est-ce pas, depuis “ que je vous ai quittés ? Le mien, sachez-le, n'a pas moins “ souffert. J'ai pleuré une bonne partie de la route, et il m'a “ fallu raisonner mon pauvre cœur et surtout prier beaucoup. “ Grâce à Dieu, j'ai repris le dessus, et le démon tentateur s'est enfui. C'est une faiblesse que je ne m'étais pas “ connue jusqu'ici. Dieu, je l'espère, ne m'en voudra pas, lui “ qui a commandé d'aimer sa mère. Courage ! bonne mère, “ tous vos sacrifices sont comptés, et, pour chacun d'eux, “ une fleur nouvelle s'ajoute à votre couronne des cieux. “ Oui, courage et confiance ! Alors même que tout viendrait “ à vous manquer sur terre, alors même que les souffrances “ se succèderaient, s'accroîtraient sans mesure, n'oubliez pas “ que pour vous, comme pour moi, la croix est un bienfait “ de Dieu, un sûr moyen d'apostolat, un précieux gage de “ salut. ”

(A suivre)

SAINTE - URSULE. (1)

II

(Suite et fin).

Ce fut un jour d'été que les trois galères, dont les Romains avaient laissé les modèles, emportèrent loin de leur patrie ces enfants du Nord, tous ayant l'éclat de la jeunesse, et dont les pâles visages, les yeux bleus, les cheveux aux reflets d'or, allaient montrer à d'autres peuples une beauté inconnue. Ursule avait gardé près d'elle ses compagnes les plus aimées, et parmi elles la plus chère, Cordule, presque une enfant encore, timide et craintive, dont les yeux s'étaient remplis de larmes en voyant peu à peu s'effacer, dans le lointain, la terre dont, peut-être, dans un secret pressentiment, elle se sentait séparée pour toujours. Pourtant, la mer, doucement onduleuse, s'ouvrait docile au commandement des rames ; puis, la nuit, les étoiles, guides célestes, montrèrent la route, tandis que la brise poussait les voyageurs vers la mer germanique. On avait vogué ainsi tout un jour encore, apercevant, dans une esquisse sombre, les côtes de la Gaule ; pourtant, sur le soir, la vague moutonneuse avait roulé son écume avec les bruits sourds de gémissements lointains ; et la pourpre du couchant s'était voilée d'un long nuage noir qui semblait monter des flots. Mais les étoiles brillaient toujours ; les voyageurs avaient fait la prière et reposaient côte à côte sur les nattes étendues dans l'entrepont ; sur le tillac, le pilote se promenait rêveur, car le vent commençait à souffler en tempête, et le nuage montait toujours. Puis, voilà qu'un éclair le fend, se perdant dans la vague qui gronde ; c'est comme un signal donné à la furie des éléments. Le ciel

(1) Voir No. 53, p. 765, juin 1894.

sombre semble peser sur l'eau qui, en s'élevant, masse énorme, paraît vouloir le soulever, et retombe comme écrasée ; le ciel, vaste manteau noir qu'en tous sens déchirent les éclairs, a des craquements terribles et des grondements lugubres ; les flots se poursuivent, se heurtent, se renversent ; on les croirait affolés, fuyant sans but en une course effrayée ; dans cette immensité sombre que la foudre seule illumine, sur cette mer qui bondit pour mieux s'entr'ouvrir, les galères ne sont plus qu'un atome infime, jouet d'une mer pour qui les rames sont un roseau. Elles vont où la vague les pousse, parfois comme lancées dans l'espace, puis, plongées dans des profondeurs entre des montagnes liquides qui les inondent de leur poussière humide. Les rameurs ont compris l'inutilité de la lutte : immobiles, livides, paralysés par l'épouvante, ils attendent la mort.

Dans l'entrepont, où chaque coup de mer les roule l'une sur l'autre comme des épaves, les voyageuses, terrifiées, éprouvent l'anéantissement des forces morales épuisées. Elles ont eu des cris terribles, des larmes, des sanglots ; maintenant, entre ces planches dont l'océan va faire sa proie, c'est déjà le silence de la mort. Chacune des trois galères, mornes ainsi que des sépulcres, s'en va où la vague la pousse. Sont-elles loin ou près encore l'une de l'autre ? Nul ne le sait. Qu'importe, le même linceul ne va-t-il pas les ensevelir !

Pourtant, dans la galère royale, Ursule, à genoux et les mains jointes, priait et ne désespérait pas. Mais, voilà qu'un craquement sinistre s'est fait entendre, c'est le frêle esquif que va briser la lame qui annonce à tous l'instant suprême. Ursule se dresse, quelle force surhumaine la soutient, quand, autour d'elle, toutes ses compagnes étendues sont jetées pêle-mêle comme des corps inertes ? Et voilà que sa voix se fait entendre :

“Seigneur, Seigneur, dit-elle, s'il vous plaît d'appeler à vous vos servantes, que votre volonté soit faite ; mais si, par votre grâce, il nous est donné de toucher encore la terre, je m'engage à n'avoir jamais d'autre époux que vous, et à proclamer partout la vérité que vous avez apportée au monde.”

Elle se taisait à peine que toutes ses compagnes, se re-

dressant et s'agenouillant, répétaient le même serment, et, comme si le vent même de la tempête devenait tout à coup pour elles le porteur d'un message aux autres galères, là aussi les vierges anéanties se raniment et jurent de n'avoir d'autre époux que le Dieu Sauveur. Et tout aussitôt le vent s'apaisa, les nuages s'écartèrent, laissant passer les rayons de la lune argentant la phosphorescence des vagues apaisées. Les pilotes revirent les étoiles, ces guides du navigateur, et quand le soleil, émergeant des flots en jets de flamme, éclaira les lointains horizons, les galères voguaient côte à côte et les rameurs chantaient : *Hosanna !*

Quand le jour éclaira l'immense plaine humide, le pilote aperçut à sa droite des lignes bleues annonçant la terre ; vers quel pays l'avait poussé la tempête ? Les rameurs, à leur banc, avaient repris les rames, ils eurent ordre d'approcher. Les goélands se montraient découpant l'azur du ciel de leurs ailes blanches ; les lignes bleues de l'horizon se dentelaient ; le pilote observait leur métamorphose ; il reconnaissait les falaises, puis les dunes ; la tempête l'avait poussé vers le port qu'il devait atteindre ; aux flots de la mer se mêlaient des eaux couleur d'émeraude, c'étaient les eaux du fleuve même dont il cherchait l'embouchure, le Rhin !

Alors, sur le pont où s'étaient assemblées les voyageuses, il vint fléchir le genou devant Ursule disant :

“Le Dieu du Calvaire a dirigé et protégé les barques qui portaient ses anges. Saluons la terre où vous allez descendre ; j'irai dire au pays de Cornouailles les prodiges du secours divin obtenus par la prière de la fille du roi, tandis que le grand fleuve, route tranquille et sûre, la conduira dans des pays lointains, inconnus de nous.”

Lorsque Ursule quitta le vaisseau, on vit des larmes dans les yeux de ces matelots qui devaient la vie à la prière de cette sainte ; elle passa au milieu d'eux troublée de cette reconnaissance dont s'offensait son humilité ; il lui semblait que le démon auquel elle voulait échapper, par le renoncement à tous les honneurs que lui assurait sa naissance, voulait exercer encore son empire par un mouvement d'orgueil. Aussi eut-elle hâte de se trouver mêlée à ses compa-

gnes sur cette terre nouvelle où elle pensait cacher son sang royal. Usant encore une fois de son autorité pour leur commander de la traiter comme une amie, leur égale sur la terre comme elle l'était devant Dieu, c'est à Candole qu'elle donna tout pouvoir de chercher des bateliers qui les conduiraient à Cologne. Là, les voyageuses trouveraient un saint évêque qui, prévenu par un courrier du roi Dionet, leur donnerait des guides pour le reste du voyage.

Ce fut un spectacle étrange pour les habitants d'un pays à demi sauvages que cette flotille de barques remontant le Rhin ; laboureurs et guerriers accouraient sur les rives ; inquiets d'abord, craignant quelque invasion ennemie, puis cherchant quelles pouvaient être ces femmes, qui, toutes vêtues de blanc, se montraient à eux comme une envolée de cygnes. Pour la plupart de ces hommes grossiers, elles ne pouvaient être que des captives enlevées à leur patrie pour être données en mariage aux guerriers de quelque tribu germanique. Ce fut cette croyance, sans doute, qui les sauva d'attaques brutales ; on redoutait les germains, les Huns surtout, qui, à ce moment, comme un torrent dévastateur, remontaient la Gaule, abandonnant l'Italie.

Le bon Pasteur veillait sur ce troupeau sacré ; les barques, se suivant, fendaient le fleuve, remontant lentement son cours ; pour rendre les heures plus courtes et mieux les consacrer au pèlerinage qu'elles accomplissaient, les jeunes filles par groupe chantaient tour à tour les pieuses complaints composées par les premiers missionnaires de l'île de Bretagne. Ces chants modulés par des voix harmonieuses dans une langue que ne comprenaient pas les bateliers, leur semblaient remplis de mystères, et le bruit des rames tombant en cadence accompagnait, comme une musique rythmée, les chœurs de ces anges de la terre que leur innocence rapprochait de leurs frères des cieux.

Un soir, il se fit un mouvement inaccoutumé sur les remparts de Cologne. Les sentinelles avaient aperçu sur le fleuve des barques et tout d'abord avaient donné l'alarme. Bientôt, on avait reconnu qu'aucune attaque ne menaçait la ville ; et l'évêque Aquilin, prévenu, s'étant avancé près de la muraille, dit à ses fidèles : “ Ce sont des nids de douces colombes que le Rhin vous apporte.” — 223 —

Bien vite, le bruit se répandit que les vierges annoncées par le messager de Dionet étaient aux portes de la ville. L'évêque qui va à leur rencontre est suivi des plus nobles dames de la cité : c'est Ursule qu'il veut saluer et bénir la première. Combien elle eût voulu pouvoir éviter cet honneur, et se cacher humblement parmi ses compagnes ! Mais le messager de Dionet est auprès du pontife ; il la voit, et fléchit le genou devant elle ; fille du roi, il lui faut subir cet hommage. Bien plus, c'est le chef de la cité qui la recevra dans sa demeure, ainsi que Cordule, dont elle ne veut pas être séparée. Pour ces jeunes filles volontairement exilées, toutes les femmes de la ville deviennent des mères, et ce sont des hymnes pieux qui remplacent, pendant cette soirée heureuse, les chants de guerre trop souvent entendus.

Mais Ursule avait hâte de continuer son long voyage. Elle voulait au plus tôt s'agenouiller avec ses amies sur les tombeaux des apôtres, puis, fortes de la bénédiction du Souverain Pontife, elles reviendraient, suivant la route déjà parcourue, rapportant au pays de Cornouailles le trésor de leur sainte vocation.

L'évêque Aquilin leur fit préparer des barques nouvelles et leur donna pour guides et pères spirituels des prêtres qui avaient été les compagnons de son apostolat ; la ville entière les reconduisit au bord du Rhin ; les adieux furent sans tristesse, on se promettait de se revoir.

Le Rhin était alors la seule route reliant entre elles les villes construites sur ses rives ; Bâle était la dernière, la limite extrême où les barques devaient s'arrêter. Là, vivait alors saint Paulute, à qui une vie toute de charité donnait sur le peuple une autorité souveraine. Avant que ses compagnes eussent quitté les barques, Ursule voulut le voir et lui confier son hardi projet. N'était-il pas téméraire, en effet, à des jeunes filles de se hasarder dans les montagnes, puis de traverser l'Italie, allant de village en village, à pied, en pèlerines ? Lors même que leurs forces ne trahiraient pas leur courage, que de dangers ne pouvaient-elles pas rencontrer ! Les guides mêmes dont Ursule payerait les peines se montreraient-ils des défenseurs dévoués dans les moments de périls ?

Saint Paulute, en apprenant d'elle comment elle avait quitté son pays à la suite d'un vœu qui avait donné la victoire au roi son père ; comment ensuite, dans la tempête, elle avait voué sa vie et celle de ses compagnes à l'apostolat de la vérité apportée au monde par le Dieu Rédempteur, lui promit de lui donner une escorte de montagnards chrétiens, qu'animerait bien plus la joie de faire le pèlerinage de Rome, que le désir de la récompense matérielle qu'elle promettait.

Le lendemain, à l'heure de l'office, toutes ces courageuses enfants de la Bretagne étant réunies à l'église où se pressaient les chrétiens de la ville de Bâle, il appela la bénédiction du ciel sur ces jeunes filles qui entreprenaient sans crainte un hardi pèlerinage. Il fit voir tout ce qu'il y aurait de véritable charité à les aider dans leurs pieux projets. Saint Paulute avait l'éloquence qui touche les cœurs. A peine avait-il quitté l'église qu'il se vit entouré ; il dut choisir, et parmi les montagnards qui s'offraient pour escorte, et parmi les chariots et les chevaux proposés pour ce long voyage.

Ursule n'avait jamais douté que Dieu ne lui permît pas d'accomplir son vœu. Mais, en voyant ainsi s'aplanir toutes les difficultés qu'elle pouvait craindre, elle éprouva une joie immense. Elle voulut, quand la file des chariots et des cavaliers quitta la ville, tenir elle-même la croix, étendard de la caravane, la croix qui, élevée ainsi aux yeux des populations traversées pendant un long voyage, proclamait le triomphe de la religion aux lieux mêmes où la persécution n'avait pu la vaincre.

III

A l'époque où Ursule arrivait à Rome, l'antique ville païenne subissait rapidement sa transformation. Depuis la conversion de Constantin et la liberté accordée aux chrétiens par l'édit de Milan, une ardeur pieuse poussait les fidèles aux manifestations publiques de leur culte. Aux chapelles souterraines succèdent bien vite les églises, et tout aussitôt, on voit les architectes et les peintres se mettre à

l'œuvre, et l'inspiration des grands mystères donne aux arts une supériorité marquée sur les dernières œuvres du paganisme. Tout ce qu'avait créé le culte des idoles tombait en ruines ; c'était une rénovation de toutes choses s'affirmant et consacrant la Rédemption du vieux monde. Cette Rédemption se montrait évidente dans les rapides changements apportés aux mœurs et aux coutumes du passé. Les femmes chrétiennes, par la décence de leur maintien et la pureté de leur vie, fondaient une société nouvelle ; les prêtres, si longtemps persécutés, étaient devenus les éducateurs acceptés du peuple ; l'élan de la foi poussait les riches à donner aux cérémonies religieuses la pompe des fêtes publiques. Combien elles durent frapper Ursule et ses compagnes ! Saint Cyriaque, prévenu de leur arrivée, touché de la piété de ces femmes que rien n'avait arrêté pour accomplir leur pèlerinage, voulut les bénir. Il les confia à saint Foilau, évêque de Lucques, à saint Simplicie, évêque de Ravenne. Leur séjour d'un mois fut une continuelle prière. Dames romaines et femmes du peuple voulaient voir cette fille d'un roi de l'île de Bretagne, venue de si loin pour affirmer sa foi. On admirait sa grande piété, on s'étonnait aussi de sa beauté, qu'elle cachait pourtant sous son voile.

Sur le tombeau de de saint Pierre, entourée de ses compagnes, elle renouvela avec elles le serment fait pendant la tempête. Elles jurèrent de vivre chastes et pures et d'arriver un jour devant le trône de l'Epoux divin n'ayant aimé que lui sur la terre. Ce spectacle grandiose dans sa simplicité émut si profondément saint Foilau et saint Simplicie qu'ils voulurent reconduire jusqu'à Cologne ces femmes du Nord qui, dans Rome si longtemps flétrie et corrompue, avaient apporté l'exemple de la vertu.

Comme les graines d'un arbre précieux que le vent emporte et laisse tomber en terres différentes pour devenir une semence féconde, les vierges pendant le retour devaient, en diverses contrées, quitter la vie et laisser un corps sanctifié. Dans la traversée du comté de Reinfeld, la fatigue arrête Cunégonde, Mectande et Wibrande ; puis, tour à tour, touchées par la mort, elles vont heureuses au séjour céleste. La voix du peuple les proclame saintes ; une église s'élève

à Eichsel, et c'est là, qu'en grande pompe, on dépose leur dépouille mortelle.

A Bâle, une des plus jeunes et des plus belles, qui porte le nom de la religion qu'elle sert avec ardeur, Chrétienne, laisse partir ses amies ; elle sent venir son heure dernière et la salue avec joie. Le peuple, comme pour rapprocher son corps du ciel où s'est envolée son âme, creuse son tombeau au sommet de la montagne.

Puis ce fut Strasbourg qui reçut la sainte semence. Là, Aurélie ne peut continuer sa route ; trois jeunes compagnes restent pour l'assister dans ses souffrances. Dévouement inutile ; un monde meilleur lui est promis ; le 15 octobre, elle l'entrevoit dans une extase, et l'âme heureuse quitte ce corps qui reste, relique aimée du peuple.

Pour ses trois compagnes, tenter de rejoindre Ursule n'était plus possible. De tous côtés, les paysans accouraient chercher un refuge dans la ville. Un peuple dont le nom est une épouvante a parcouru la Gaule. Son chef, fléau de Dieu, brûle et tue. A la prière de sainte Geneviève, Paris a été sauvé ; mais que de victimes a fait partout cette horde barbare ! Pourtant, elle s'est heurtée aux guerriers francs ; le combat a été acharné, la lutte héroïque ; mais, pour la première fois, Attila a vu fuir ses guerriers ; lui-même il doit aux nuages qui obscurcissent la lune, de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi.

Les Huns en bandes, il est vrai, dispersées, mais rendues plus féroces par la honte de la défaite et la perte du butin conquis, avaient abandonné les pays arrosés par la Marne, et cherchant à gagner la Germanie, s'étaient portés sur les rives de la Meuse. On pouvait dire que l'incendie éclairait leur marche et qu'ils laissaient le vide derrière eux. Incertains de la route qu'ils allaient suivre, les villes fermaient leurs portes, les habitants des plaines se cachaient dans les montagnes. La nouvelle de la marche de ces ennemis terribles les devançait.

Ursule et ses compagnes s'étaient arrêtées à Cologne. L'évêque Aquilin les avait revues avec joie, devant l'autel où il les avait bénies au moment de leur départ. L'arrivée des deux saints prélats avait été un événement pour toute la

contrée. Leur présence montrait aux Germains l'union de tous les chrétiens ; la grande fraternité des peuples tous enfants de Dieu. La piété d'Ursule, l'humilité et la charité de cette fille de roi était un exemple salutaire. Il songeait à garder près de lui quelques-unes de ces courageuses Bretonnes qui, par la sainteté de leur vie, leur dévouement à toutes les misères, enflammeraient du même zèle d'autres jeunes filles. Ursule, de son côté, malgré son désir de revoir sa patrie, se sentait attristée à la pensée de se séparer des prélats vénérables qui s'étaient faits ses protecteurs pour le retour de son pèlerinage ; elle ne hâtait pas son départ. On eût dit que quelque mystérieux pressentiment la retenait dans cette ville, et qu'elle entrevoyait la couronne que des anges tressaient pour son front de martyre.

Un jour vint où un cri d'alarme retentit dans la ville. Depuis les remparts, aussi loin que pouvait s'étendre la vue, on aperçut, descendant le fleuve, des radeaux de branches, reliées par d'autres branches se suivant de si près qu'il semblait que le Rhin fût devenu une terre solide. Des hommes couchés les dirigeaient ; d'autres, debout et immobiles ; le soleil, qui frappait le fer de leurs armes, semblait les environner d'étincelles. Nul doute n'était possible ; c'était le terrible ennemi, le fléau de Dieu qui s'approchait.

Pourtant, on espérait encore ; ce n'était peut-être qu'une bande des fuyards du grand combat de Châlons, cherchant à travers la Germanie une route vers l'Orient ; mais la terreur qu'inspirait ces barbares était si grande, que, dans Cologne, les femmes affolées ne songèrent qu'à fuir ; sur la rive droite du Rhin, aucun ennemi n'était encore à redouter ; aussi, la nuit étant venue, la porte de l'Est s'ouvrit devant la file des chariots emportant les enfants et leurs mères, puis aussi les trésors des plus riches.

Vainement, l'évêque Aquilin engagea Ursule à quitter la ville, alors qu'il était possible encore de gagner des fôrets dont les profondeurs, inconnues des envahisseurs, pouvaient seules les arrêter. Mais il lui eût fallu abandonner le plus grand nombre de ses compagnes, les chariots de transport étant insuffisants.

“ Si nous devons être sauvées, nous le serons toutes, ré-

pondit-elle ; et s'il nous faut mourir, nous mourrons ensemble."

Au jour, il ne restait dans Cologne, ainsi déserté par tout ce qui avait pu fuir, que quelques femmes du peuple, les prêtres, les hommes d'armes et ces courageuses filles de l'île de Bretagne, qui se purifiaient par la prière, ainsi que des victimes qui se préparent au sacrifice. Pourtant, on pouvait croire encore que le terrible ennemi, ayant traversé le fleuve, chercherait une proie plus facile que la vieille forteresse. Les radeaux abandonnés flottaient à la dérive, et ceux qui les montaient avaient disparu. Mais ce n'était, hélas ! que le calme trompeur qui précède les tempêtes. L'évêque Aquilin ne s'y trompait pas.

Attila, vaincu devant Châlons et ayant dû livrer aux vainqueurs la plupart des richesses apportées par lui d'Italie, ne pouvait se jeter dans les contrées pauvres et souvent désertes de la Germanie, sans tenter d'emporter d'autres richesses. A lui et à ses barbares, il fallait de nouveaux pillages.

Dans sa marche de destruction, la tactique de cet envahisseur avait toujours été la même ; il ne divisait pas ses forces ; il écrasait ses adversaires sous le nombre. Suivi par des hommes qui avaient le mépris de la vie, et se ruaient au pillage comme la bête fauve qui aime le sang, il escaladait les remparts des villes, s'inquiétant peu des cadavres amoncelés et des morts que la victoire avait coûté.

L'évêque Aquilin le savait, et présentait que les radeaux aperçus sur le fleuve avaient dû seulement reconnaître la ville, et que, plus bas, le passage du Rhin avait dû s'accomplir. Il savait que, malgré les pertes qu'Attila avait subies dans sa défaite, cet homme qui avait traîné derrière lui, non pas une armée, mais une nation armée, disposait encore de forces contre lesquelles les deux cents guerriers qui gardaient la ville ne pourraient lutter. Si donc Attila avait résolu de prendre Cologne, c'était une hécatombe, une immolation qui se préparait.

Ses tristes pressentiments ne l'avaient pas trompé. Deux jours s'étaient à peine écoulés que, sur les deux rives du Rhin, la campagne disparut sous des masses d'hommes, fantassins

et cavaliers, poussant des cris sauvages qui faisaient fuir dans les hauteurs du ciel les oiseaux effrayés. L'évêque réunit les guerriers. Ce fut un beau et touchant spectacle que celui de ces hommes qui avaient fait le sacrifice de leur vie, inclinant leur front sous la bénédiction de ce vieillard leur montrant le ciel. Sans crainte, ils allèrent garnir les remparts, décidés à une lutte acharnée. Alors, Aquilin songea à ces vierges qu'un danger plus terrible que la mort menaçait. Ursule, à la nouvelle de l'assaut qui se préparait, avait conduit ses compagnes dans l'église, et toutes avaient répété le serment fait sur le tombeau de saint Pierre : Mourir sans tache, quitter la terre et arriver au ciel avec la pureté des anges. Aquilin, en les voyant extasiées dans l'élan de leur ferveur, songea qu'il retrouvait en elles ces chrétiennes du ⁱⁱe siècle prêtes à descendre dans les arènes. Les rugissements des fauves n'amollissaient pas leur courage ; comme ces saintes, les filles du Nord entendaient les hurrahs de ces milliers de barbares qui, dans quelques instants, allaient, dans une attaque forcenée, se pendre aux murailles ainsi que des grappes humaines

Il les exhorta à ne pas quitter l'église ; bien que les Huns fussent des idolâtres, ennemis du vrai Dieu, pourtant Attila avait épargné Rome par respect pour le Pape ; peut-être arrêterait-il ses soldats sur les parvis du temple. Mais s'il était dans les desseins de Dieu de rappeler à lui les vierges qui se donnaient à lui, ce serait du pied des autels que leurs âmes monteraient au ciel.

Le premier assaut fut un choc terrible ; des remparts où s'étaient assemblés tout ce qui restait d'hommes valides, une grêle de pierres et de javelots couvraient les assaillants, dressant leurs échelles ; mais leur nombre était si grand qu'il semblait que les morts mêmes engendrassent de nouveaux combattants. En dépit de leur armure, on les voyait tenter l'escalade et comme suspendus dans le vide brandissant leurs massues : sur la crête de la muraille, plus d'un combat corps à corps fit rouler au pied de la forteresse assiégeants et assiégés ; mais ceux-ci gardaient pourtant l'avantage ; plus d'une fois, les échelles rompues entraînaient, se heurtant, se culbutant, s'enroulant dans la chute, des corps

moulus et ensanglantés par le poids même de leurs armes qui se retournaient contre eux. Et, alors, de la plaine, s'élevaient des hurrahs furieux, grondement de tonnerre dont le bruit sinistre arrivait jusqu'à l'église. Un involontaire tressaillement agitait toutes les vierges en prières.

La nuit vint, et avec elle, tous les bruits cessèrent ; mais ce silence même donnait à la ville l'aspect d'une douloureuse nécropole. L'évêque voulut bénir les morts, et leur donner la sépulture chrétienne. La lune, de ses pâles rayons, éclairait la marche funèbre des guerriers, portant à l'église ces braves qui ne les précédaient que d'un jour dans la mort. Quand minuit eut été marqué au sablier, il célébra le Saint Sacrifice ; on se serait cru encore au temps des catacombes.

Ursule, déjà détachée de la terre, n'avait ni crainte ni faiblesse ; ce groupe de femmes belles et si jeunes, que l'une d'elles, Cordule, avait à peine quinze ans, semblaient être des anges un moment descendus du ciel pour honorer le courage des guerriers, et prêtes déjà à ouvrir leurs ailes pour retourner près du trône de Dieu.

Quand, dans la vaste fosse creusée à la hâte, les morts eurent été couchés pour leur dernier sommeil, l'évêque revint au rempart. La lune, qui déclinait à l'horizon, montrait pourtant encore, depuis le pied de la muraille jusqu'au loin dans la plaine et sur les rives du Rhin, des masses épaisses, profondes : toutes ces taches sombres étaient des groupes d'ennemis.

Continuer la lutte tant qu'il resterait un guerrier dans Cologne, ce n'était que retarder de quelques jours la prise de la ville ; l'ennemi, furieux de la résistance, s'y précipiterait la torche à la main ; peut-être pourrait-on la sauver de la destruction en envoyant au roi des Huns des paroles de paix.

Les chefs assemblés l'écoutèrent, les suppliant de s'humilier sous la volonté du ciel qui leur imposait la soumission devant le vaincu d'aujourd'hui qui serait le vainqueur de demain.

“ Le chêne, leur dit-il, qui se courbe sous la tempête, se relève après qu'elle a passé ; celui qui tente la résistance impossible est déraciné et ne reverdit jamais. Que leur servirait-il de s'ensevelir sous des décombres ? Les Huns partout ont passé comme la tempête, et, comme elle, ils ont disparu.

Mieux vaut, quand le vent aura dispersé la poussière qu'ils soulèvent sous leurs pas, retrouver debout nos murailles, nos maisons, nos églises, que de ne plus montrer aux voyageurs qu'un amas de pierres noircies et de cendres."

Elles étaient sages, les paroles du vieillard et du prêtre, si sages qu'elles firent taire le grondement des colères. Les chefs se résignèrent : deux d'entre eux, au lever du soleil, accompagnèrent, au camp d'Attila, l'évêque Aquilin, revêtu de ses ornements pontificaux et faisant porter devant lui la croix, symbole de paix.

IV

Attila n'était plus à ce moment le conquérant fier et toujours heureux qu'avait dompté devant Rome la parole d'un Pape. Il avait souffert dans sa force physique et dans son orgueil. Fatigué, vieilli, vaincu par les Francs, soit par découragement, soit par désir de jouir en paix des trésors qu'il traînait à sa suite, il avait hâte de traverser les pays inexplorés de la Saxe, et les pays slaves, pour retrouver les steppes de l'Asie d'où il était parti. Si prendre la ville ne pouvait faire de doute dans son esprit, il calculait, d'après la résistance opposée par les assiégés, combien son succès serait chèrement payé. L'évêque devina bien vite, malgré l'orgueilleuse hauteur de l'accueil qui lui fut fait, que le terrible barbare épargnerait la ville, en échange de tout l'or et l'argent qu'elle pouvait contenir. Il promit que les portes s'ouvriraient ; qu'Attila entrerait suivi d'autant d'hommes qu'il croirait nécessaires à sa sécurité ; qu'il serait faite une visite des maisons et que les vainqueurs choisiraient leur butin.

L'évêque était rentré à Cologne, heureux d'avoir protégé la ville et sauvé la vie des habitants. A l'exception des vases sacrés qu'il s'empressait d'enfouir sous la terre, il faisait le sacrifice des objets précieux contenus dans les églises. Qu'étaient en effet, l'or, l'argent, les bijoux, comparés à toute une ville détruite, ensevelissant, sous ses décombres, jusqu'au dernier homme ?

A l'heure fixée, Attila s'avança ; les portes s'ouvrirent ; la ville semblait un désert ; les femmes enfermées dans les

maisons pouvaient ainsi échapper aux regards de ces hommes, dont l'aspect seul les faisait trembler ; les guerriers, ainsi que l'avait ordonné le vainqueur, avaient déposé leurs armes en un monceau sur la place, et cachaient leur douleur dans les églises. Pour éviter autant que possible la profanation, l'évêque avait fait enlever et placer sur un char tous les objets précieux qui pouvaient tenter la cupidité des barbares, et lui-même, accompagnant les porteurs, voulut les remettre comme un gage de sa fidélité à la foi jurée. Attila, de son côté, semblait décidé à tenir ses promesses, épargner la ville et ses habitants. N'avait-il pas juré sur son glaive ?

Il avait quitté son cheval de guerre et, debout sur un char élevé, fier comme s'il eût été sur un trône, le casque en tête, appuyé sur sa lance, dominant ses guerriers de toute la hauteur de sa taille, il donna l'ordre d'enlever dans chaque maison, sans violence, et d'apporter devant lui tout ce que chacune d'elles contenait. Alors, commença cette visite domiciliaire, calme d'abord, mais devenant bientôt brutale, l'âpre amour du butin excitant peu à peu les hommes à cette curée.

Sur le soir, l'amie d'Ursule, la jeune et craintive Cordule, arriva affolée dans l'église où se trouvait l'évêque, et lui demanda aide et protection pour elle et ses compagnes. Des soldats, ayant trouvé Ursule et ses amies réunies dans une maison, avaient engagé avec elles une lutte brutale ; ayant pu s'échapper, elle le suppliait d'aller rappeler à Attila ses promesses. L'évêque partit aussitôt et la jeune fille, tremblante, chercha dans l'enfoncement d'un mur une retraite où elle ne pût être découverte.

Sur la place où, devant Attila, s'amoncelaient la fortune de toute une ville, l'évêque arrivait trop tard. Déjà du haut de son char, il regardait amener devant lui Ursule et ses compagnes ; aux gestes, aux menaces, aux cris des hommes, on pouvait deviner qu'on demandait au roi le partage de ces esclaves. Pourtant, l'évêque bravant le danger, retrouvant dans ses membres vieillis la vigueur de la jeunesse, se fait un passage dans cette foule houleuse et hurle : te, et se montre tout à coup au pied du char.

“ Roi, s'écrie-t-il, au nom du Dieu tout-puissant, je t'adjure

de tenir ta promesse : sur ton glaive tu as juré de protéger la vie et la liberté des habitants.”

Attila eut un rire de bête fauve.

“ Et toi, ne m’as tu pas promis, dit-il, de me livrer tous les trésors ? J’ai là devant moi des bijoux précieux, ils m’appartiennent.”

Et avant que l’évêque eût pu protester, il était appréhendé par les soldats, maltraité, enlevé, conduit dans une maison et enfermé.

Alors, ce qui se passa d’horrible ne saurait se décrire. Pressées les unes contre les autres, tremblantes, comme un troupeau qui entendrait les hurlements des loups, les jeunes filles sont sans voix et sans plaintes ; leur désespoir est si profond qu’il a tari même les larmes. Elles sont esclaves ! elles vont appartenir à ces hommes, elles, les vierges du Seigneur, les agneaux sans tache. Autour d’elles a commencé le partage des dépouilles ; sur un char c’est la part du roi, sur d’autres, celle des chefs ; puis voici qu’on entasse, pour les porter au camp, les vêtements, les draperies, les pièces de monnaie, les vases qui, le lendemain, tirés au sort, reviendront à chaque soldat. Les chariots s’ébranlent, la place s’est déblayée du butin, l’heure terrible est venue pour ces saintes femmes ; leurs maîtres vont s’emparer d’elles, les emporter comme la colombe que l’épervier a saisie dans ses serres ; alors Ursule s’écrie :

“ Mes sœurs, Dieu nous appelle, c’est vers lui qu’il faut partir ; résistons aux barbares, résistons jusqu’à la mort.”

Fière, la tête haute, s’adres-ant à Attila :

“ Nous n’appartiendrons, dit-elle, ni à toi, ni à tes hommes ; nous sommes les épouses du Dieu du ciel et de la terre, qui, tôt ou tard, te punira de tes crimes. Nous sommes des femmes, nous sommes sans armes, tu peux nous tuer, mais tu n’auras nos corps qu’après que nos âmes les auront quittés.”

Alors toutes les jeunes filles, entourant Ursule et s’enlaçant l’une l’autre, entonnèrent un de ces chants sacrés que les prêtres bretons leur avaient appris.

Dieu, qui voulait garder pures ces fleurs célestes, permit qu’une aveugle fureur s’empara d’Attila, il leva sa lance comme signal du massacre, et les glaives des barbares frap-

pèrent ces femmes sans défense, qui tombèrent l'une près de l'autre s'enlaçant encore ; quelques minutes avaient suffi, et de son char, Attila put contempler dans les flots de leur sang, ces esclaves auxquelles sa cruauté venait d'ouvrir le ciel.

Aucun habitant de la ville n'avait assisté à cette scène d'horreur. L'évêque avait recommandé à tous de se retirer dans les lieux les plus secrets, craignant qu'une lutte imprévue, survenant par hasard avec quelque soldat, ne donnât à Attila un prétexte pour rompre l'engagement qu'il avait juré sur son épée. Maintenant, le massacre était consommé et la nuit venait, des soldats commençaient à sortir des portes; le roi attendait, voulant quitter la ville le dernier. Au moment où il s'ébranle, escorté des torches jetant une lueur sinistre sur les corps étendus qu'enveloppe déjà l'obscurité, une femme se jette devant ses chevaux. Ils se dressent, ils reculent ; de l'amoncellement des cadavres, on eût dit qu'un spectre venait de se lever. Une crainte superstitieuse a fait pâlir ce roi terrible qui n'a jamais tremblé. Et pourtant cette femme a tout l'attrait de la jeunesse et de la beauté ; mais c'est déjà cette beauté séraphique qui n'appartient pas à la terre. Le char s'est arrêté, les chevaux s'agitent ; les gardes se sont jetés aux mors et le roi s'écrie :

“ Es-tu femme ou fantôme ? Qui t'a donné cette audace d'arrêter la marche du fléau de Dieu, toi, vile esclave ? ”

Alors, dans le silence qui s'est fait tout à coup, une voix répond :

“ Le Dieu que tu blasphèmes est mon seul maître et mon roi ; je suis Cordule ; la mort est le seul bien que j'attende de toi ; le ciel est la patrie où sont déjà mes sœurs. ”

La vue du sang, l'orgueil blessé, donnèrent au roi l'égarement de la folie furieuse ; lui, devant qui tant d'hommes avaient eu peur, il s'était vu braver par des femmes ; sa main lança sa framée qui, tombant sur le front virginal de Cordule, s'enfonça dans un trou béant, le sang jaillit ; elle se pencha, tombant sur le sol comme ces fleurs des prés que vient de toucher la faux. Lui, excitant ses chevaux de sa voix de tonnerre, les poussa en avant sur le corps, le char passa, tout rougi du sang de la dernière martyre.

La nuit était venue, les nuages avaient caché les étoiles ; une obscurité sombre, noire comme un vêtement de deuil, enveloppait la ville. Les habitants cachés s'étonnaient du silence profond. Où donc était l'ennemi ? même pendant le repos des soldats, des sentinelles devaient veiller, des torches devaient éclairer les abords de la demeure que le roi se serait choisie, mais nulle lumière, nul bruit ; partout la nuit profonde et le silence du désert. Pourtant, une partie de la ville n'avait pas été pillée encore et on ne pouvait croire que les barbares puissent renoncer à la moindre part de leur butin. Il en était ainsi pourtant. Le sang des vierges sauvait la ville ; Attila avait fait tuer des femmes, et une terreur irréfléchie, mais plus forte que la volonté, le poussait à fuir, à marcher devant lui, sans se retourner vers ces murailles dont il avait fait un tombeau de saintes. Sans souci de l'obscurité, il donna ordre de lever le camp, et lui, sans s'arrêter, alla à l'aventure.

Au jour, comme le calme profond dans lequel dormait Cologne n'était troublé par aucun pas, par aucun bruit, deux jeunes filles de la ville, Oromarie et Sigilende, se hasardèrent à aller prier à l'église. Pour éviter autant que possible de rencontrer des soldats qu'on savait être principalement massés sur la grande place, elles prirent le rempart qu'il avait paru inutile à Attila de faire occuper ; leur étonnement fut grand en voyant la plaine déserte. Des masses noires d'hommes, de chevaux, de chariots qui, les jours précédents, s'agitaient aussi loin que la vue pouvait s'étendre, il ne restait rien. Le sol piétiné ressemblait à une lande aride, le Rhin coulait au milieu de cette solitude. Elles allèrent en toute hâte chez un vieux et saint prêtre nommé Quiril, annoncer la nouvelle. Beaucoup des derniers défenseurs de la ville s'étaient rassemblés chez lui, dévorant leur douleur et cherchant la consolation dans la résignation qu'il leur commandait comme une soumission à l'ordre du ciel.

Le premier moment fut tout à la joie, mais le vieux prêtre eut aussitôt le pressentiment de quelque drame terrible :

“ Pour que ces barbares aient ainsi disparu, dit-il, sans doute, ils ont commis quelque crime et Dieu, pour premier châtiment, les a frappés de terreur. N'auraient-ils pas, au

mépris de la foi jurée, massacré notre saint évêque ? C'est lui qu'il nous faut chercher."

Les hommes sortirent aussitôt ; mais bientôt arrivés sur la place, ils s'arrêtèrent devant un terrifiant spectacle : elles étaient là, toutes les saintes vierges de Bretagne, toutes comme endormies, et sur leurs vêtements blancs, le sang ressemblait à des roses jetées par une main invisible.

La terrible nouvelle fut bientôt connue de la ville entière ; tout autour de ces corps immaculés on s'agenouilla ; on priait, non pour ces martyres, mais pour soi-même ; combien était misérable cette vie qu'elles avaient héroïquement quittée, comparée à leur triomphe éternel ?

On chercha longtemps l'évêque Aquilin ; les gardes n'étaient plus à la porte de sa prison, mais elle était restée fermée. On le découvrit enfin ; sa douleur fut grande, il vint bénir cette hécatombe, et devant ces doux visages qui gardaient dans la mort l'empreinte de la joie céleste qu'avaient laissée les âmes, il s'écria :

" O Ursule, et vous, ses nobles compagnes, que ce baptême de sang a fait saintes, soyez dans tous les siècles les protectrices de cette ville, où vos corps vont dormir dans l'éternel repos."

Toutes furent ensevelies, puis enterrées l'une près de l'autre, dans un jardin qui garde encore aujourd'hui le nom de : *champ de sainte Ursule* et on appelle *la rue du Sang* le chemin qui y conduit.

Le temps devait amener de grandes transformations dans la ville ; il a été retrouvé et conservé de nombreuses pierres tombales portant les noms des jeunes martyrs. En 1156, un moine, abbé de Duitz, le Révérend Gerlac, fit creuser le champ de sainte Ursule : son corps fut exhumé ainsi que celui de ses compagnes, et tous devinrent de pieuses reliques dont se sont enrichies de nombreuses églises d'Allemagne, et particulièrement, en France, celle de Longpont ; on y conserve, comme un trésor, un peu de la tête de cette fille de roi qui méprisa les couronnes passagères de la vanité humaine, et que son humilité même a fait immortelle dans la mémoire des hommes.

UN APOTRE ⁽¹⁾

DE LA

REUNION DES EGLISES SCHISMATIQUES D'ORIENT

LE R. P. VANNUTELLI

(Suite et fin).

Ce qui ressort tout d'abord, avant tout, des relations du Révérend Père, c'est la conservation parfaite des traditions chrétiennes des églises séparées d'Orient. Leur foi est restée complète, intacte, au dire de notre voyageur, plus intacte, complète, qu'on ne le suppose généralement et que lui-même ne s'en faisait idée, avant d'entreprendre ses pieuses excursions. Tout, chez elle, est, en effet, demeuré tel qu'au moment de la séparation ou de la conquête musulmane. Mêmes croyances, mêmes règles, mêmes liturgies. Pour lui, ça été un véritable étonnement, une véritable révélation. Il s'attendait à trouver tout changé, tout perverti, tout faussé, dans les dogmes, les sacrements et les rites, par le clergé schismatique, surtout parmi celui des moines qu'il croyait voués à une entière et irrémédiable décadence. Mais ses voyages l'ont fait revenir de son erreur profonde. Tout, au contraire, est encore aujourd'hui le même qu'autrefois, si bien le même que, pour lui, le meilleur moyen de se faire une idée des mœurs et des pratiques de la primitive Eglise, c'est d'aller l'étudier chez les Schismatiques d'Orient. Ce serait,

(1) Voir livraison No 53, p. 740, Juin 1894.

dit-il, la meilleure réponse à donner aux hérétiques novateurs de l'Occident qui accusent l'Eglise Romaine de s'être écartée de la discipline antique, que de les renvoyer à l'étude de ces vieilles églises qui nous représentent, figée, paralysée, pétrifiée, la vie chrétienne telle que la menaient les premiers chrétiens. Ces impressions de paralysie ou de pétrification qui peuvent paraître extraordinaires, sont les seules qui conviennent parfaitement, pour caractériser leur état actuel.

On dirait, dit-il, d'un homme dont, en pleine vie, en pleine santé, les membres ont été soudain glacés, fixés par la paralysie, et, qui, depuis, sans en mourir, resterait toujours dans la même position, raide et cadavérique. L'autre expression de pétrification lui semble encore plus significative pour rendre cet état. Vous savez ce que tous les savants entendent par le phénomène de la pétrification. Parfois, en fouillant certaines couches siliceuses de la terre, on trouve des bois, des petits animaux conservés intacts, ayant la dureté de la pierre, et présentant tous leurs membres, toutes leurs fibres que l'on aperçoit dans leur nombre et leur intégrité. L'eau chargée de calcaire les a enveloppés, chargés, saturés, pénétrés, et conservés ainsi depuis des siècles et pour toujours. Ainsi des églises orientales. Le schisme ou le Croissant les ont surprises toutes vives; ils ont eu beau les circonvenir, les étreindre, les serrer et les étouffer: ils ne les ont pas anéanties. Elles se sont, au contraire, pour vivre ou ne pas mourir, attachées et comme cramponnées à leurs croyances et à leurs rites, sans vouloir désormais rien en changer, ni un mot, ni un signe. Leur entêtement a été si grand, leur conservation si jalouse, qu'elles ont fini par perdre de vue le côté spirituel que le côté matériel voulait leur faire entendre ou leur signifier, pour ne s'attacher qu'à ce dernier obstinément. Et c'est ainsi, qu'après des siècles, le R. P. Vannutelli les a trouvées telles qu'autrefois, pareilles, ainsi que nous disions, à des membres demi morts, paralysés, pétrifiés.

Ce sont bien, de fait, les images qui conviennent à leur situation actuelle. Quelques auteurs, cependant, ont paru froissés de ses applications, et ont, il y a quelques années,

tenté de prendre la défense des églises d'Orient et de les réhabiliter. M. Leroy-Beaulieu (1) en particulier a voulu le faire au moins pour l'Eglise russe, avec de bonnes intentions, hâtons-nous de le dire, non pas pour s'en faire une arme contre l'Eglise romaine, mais avec une bonne foi entière, avec l'amour de la vérité qu'il a cru reconnaître et devoir dire. La foi assez vive de cette église, le nombre immense de ses fidèles, leur piété profonde qui se montre dans leur assistance à leurs églises orthodoxes et leur générosité à les embellir avec tous les raffinements de l'art byzantin, lui ont fait illusion et trouver, dans ces apparences, un semblant de véritable vie chrétienne.

Si la vie est tout cela, et uniquement, d'accord. Mais si, par vie, nous, catholiques, nous entendons tout autre chose : le zèle et la science du clergé, son dévouement, son désintéressement, son prosélytisme, sa propagande pour les missions et les bonnes œuvres, surtout sa force à soutenir les persécutions non pas seulement matérielles et corporelles, mais celles des âmes, des esprits, mille fois plus dangereuses, tout cela s'échappant en magnifiques efflorescences de docteurs, de vrais martyrs, d'apôtres et de saints, et que toute cette vie, cette efflorescence provienne de son propre fonds, de son sein, et non d'un support externe, d'un bras ou d'un glaive étranger, c'est ici que nous ne serons plus du même avis que l'honorable auteur. La vie qu'il leur prêterait ressemblerait terriblement à la mort. Or, n'est-ce pas le cas de toutes les Eglises d'Orient et de l'Eglise russe en particulier ? Qu'elles aient, si vous voulez, des milliers et même des millions de sectateurs, qu'elles possèdent des églises pleines de richesses innombrables, mais ces chrétiens qui les remplissent ont-ils une foi ardente, éclairée qui, comme celle des membres de l'Eglise catholique, vive d'elle-même, sans aucun support régulier, en dehors et en dépit même de ces supports séculiers qui prétendent la protéger, mais qui tous ne font ou ne veulent que la restreindre ou l'étouffer, qui lui sont hostiles, empêchent le développement de ses œuvres et le recrutement de ses prêtres qui, malgré tout, se multiplient et se propagent ? Est-ce que sur tout leur clergé a subi l'é-

(1) L'empire des Tsars. Tome III.

preuve de la science, cet acide qui, selon l'expression de Joseph de Maistre, dissout tout, excepté l'or de la foi véritable, et, devant les attaques si fortes de l'impiété contemporaine, donné ses réponses, rendu ripostes pour ripostes, tenu tête, sur toute la ligne à ses innombrables et acharnés assaillants, à tel point que les plus fiers tenants de l'irréligion ou de l'athéisme, si hardis au début, semblent aujourd'hui vaciller dans leur arrogante assurance, et, s'ils ne se sont complètement rendus, se sont mis à réfléchir et à se demander qui avait, en définitive, raison, d'eux ou de leurs adversaires?

Or, voilà le spectacle que nous offre en ce moment partout l'Eglise catholique, si pressée jadis par l'athéisme, l'irréligion, le positivisme et toutes les sectes anti-chrétiennes, le rationalisme et le protestantisme, qui n'est guère qu'un rationalisme déguisé ou mitigé !... Voilà le magnifique tableau qu'elle nous présente ! Eh ! bien, où est le pareil ou l'analogue dans l'Eglise russe ou parmi celle de tout l'Orient ? Ces églises, leur clergé, ils sont connus. Loin de nous offrir pareille lutte, cette foi vivace et éclairée, ils brillent, on le sait trop, par leur absence totale de science ou de quelque instruction que ce soit ou qui mérite vraiment ce nom, et cela, dans le haut, comme dans le bas clergé. Partout, en effet, dans le bas clergé, une profonde ignorance qui ne sait rien, qui n'apprend rien, qui ne discute jamais, mais qui répète machinalement ce qui a été dit et fait avant lui. Tout au plus s'il sait lire les prières du rituel. Toute sa science consiste dans un vain formulaire. Quant au haut clergé, celui des patriarches, des évêques, des archimandrites et des ligoumères, ses connaissances, pour être moins minimes, ne valent guère mieux.

Le R. P. Vannutelli nous en donne parfois des preuves flagrantes. En voici une précisément que personne ne pourra récuser. C'est celle du programme d'études que l'on fait suivre aux élèves du séminaire patriarcal de Calchi. Tous pourront voir, d'après lui, que ces études ne sont pas bien compliquées, et que, avec un pareil bagage, ses élèves ne peuvent qu'à peine sortir de leur ignorance, sans acquérir les grandes notions qui leur permettent de garder leur

rôle et de tenir tête aux attaques de l'impiété contemporaine. "M'étant, dit le Père, informé du programme d'études du Séminaire, il me fut répondu qu'il se composait de la littérature grecque, tant profane que sacrée, même plutôt profane que sacrée. Comme cours de théologie, ils expliquent l'épître de St Paul aux Romains, lesquels, d'après eux, sont eux mêmes, eux, les Romains de Byzance. Le tout est assaisonné d'une soi-disant théologie pastorale, ouvrage traduit du russe, qui n'est autre qu'un cérémonial pour les cérémonies sacrées, et un formulaire pour l'administration des sacrements. Avec cela, un peu, très peu de latin, de français, d'allemand, et enfin quelque philosophie rationaliste contemporaine."

Telle est, ajoute notre auteur, l'instruction qui se donne au Séminaire, d'où sortent des docteurs et les très rares membres du clergé qui sont un peu instruits, et qui, malgré cela, ne valent pas mieux que les autres. Pas d'autres études, car, bien entendu, il n'y a pas d'enseignement supérieur à celui-là, donné par des universités ou des séminaires de Hautes-Etudes, comme dans notre Occident. A ce compte, le dernier élève de nos Séminaires, que l'on prétend cependant n'être pas parfois assez à la hauteur des sciences sacrées, en a vu cent fois davantage, et il sort, à la fin de son cours d'études, comparativement un véritable docteur. Toutefois, répétons-le, cette instruction si insuffisante du clergé grec et en général schismatique, est seulement celle de quelques membres du plus haut clergé, des évêques et des archimandrites, ou bien de quelques prêtres des grandes villes. Mais la grande masse reste dans la plus profonde ignorance, et c'est là, dit le R. P. Vannutelli, ce qui les rend moins coupables dans leur schisme. Du reste, ils n'ont ni le temps, ni les moyens, ni la volonté de s'instruire. L'instruction, en beaucoup de cas, leur serait plus nuisible qu'utile. Plus instruits, la plupart ne voudraient plus rester perclus ni confinés dans leurs misérables villages, au milieu de populations presque sauvages. Puis, les pauvres popes des campagnes ont presque tous une femme et une nombreuse famille à nourrir. Quelques-uns, et c'est le plus grand nombre, doivent travailler la terre pour avoir de quoi

vivre, comme de vulgaires paysans, qui portent sur la tête un caml'afio (bonnet des prêtres grecs) et disent la messe les jours de fête.

Voilà le côté noir, sombre, du tableau, si l'on veut : l'ignorance des clergés schismatiques et la paralysie spirituelle qui en découle et qui fait consister toute leur religion dans un pur formalisme, sans rien qui instruisse, nourrisse et élève son cœur. Nous pourrions, à ce trait principal, en ajouter d'autres, comme sa misère, son amour de l'argent et des honneurs, son manque absolu de désintéressement, surtout son servilisme envers le pouvoir civil. Mais il faut nous borner. Puis, à l'imitation du Révérend Père, nous ne voulons pas voir seulement ses défauts, mais nous désirons surtout contempler ses qualités, les vertus que, malgré toutes ces misères, il a conservées et qui le rendent susceptible de perfectionnement et de retour. Voyons donc, après ce côté sombre du tableau, le côté consolant. Il existe : notre pieux voyageur nous l'affirme, et, mieux que de nous l'affirmer gratuitement, il le fait voir, il le prouve, et, au besoin, le défend contre ses négateurs ou ses détracteurs.

Ce côté consolant, c'est tout d'abord la foi qui, toute sèche qu'elle soit, toute paralysée et pétrifiée qu'elle se trouve, est cependant réelle dans toutes les chrétientés d'Orient. C'est ensuite et surtout leur respect pour toutes leurs antiques traditions qu'elles ont conservées dans toute leur intégrité. Ce respect pour elles est si grand qu'il ne leur permet d'y toucher en quoi que ce soit. Il les leur a fait maintenir, garder précieusement à travers toutes les difficultés du schisme et de la conquête, telles qu'elles les avaient reçues autrefois de leurs ancêtres. Or, c'est là, au dire du R. P. Vannutelli, ce qui doit nous frapper, nous catholiques, en dehors de tout, à l'exclusion de tous les motifs de critique que l'on pourrait trouver, et ce qui peut permettre aujourd'hui de tenter de les ramener au centre de l'unité. Aussi, ne faut-il voir que cela et pas autre chose. Ne parlons pas, dit-il, des anciennes questions qui ont pu les diviser d'avec les Latins, des points de doctrine, de la procession du Saint-Esprit, des deux natures en Jésus-Christ, de pain azyme ou fermenté, de la communion sous les deux espèces, etc., tout

cela est passé, oublié, perdu de vue ; il n'en est plus question en rien. Ils ont la même foi, les mêmes dogmes que nous. Si une chose les divise encore actuellement d'avec les Latins, et leur fait redouter l'union avec eux, c'est que les chrétiens séparés d'Orient s'imaginent que les Latins veulent les absorber, leur faire abandonner leurs antiques traditions, leurs belles cérémonies, leurs belles prières, les leur faire dire dans une autre langue que celle de leurs Pères, et voilà tout. Là est l'unique question aujourd'hui. Qu'on les convainque du contraire, qu'on puisse les en persuader, et l'union, en est assuré notre auteur, est chose facile, sinon faite. Elle n'a, en effet, qu'un seul ennemi : l'ignorance ou le préjugé, avec peut-être la politique de certains gouvernements actuels qui, nullement religieux, impies même dans leur essence, affectent, pour les besoins de leur cause, un dévouement mensonger pour les traditions et les prétendus intérêts de la religion orthodoxe.

Le R. P. Vannutelli nous apporte, de tout cela, maintes preuves. Leur foi, leur bonne foi, d'abord, combien il se plaît à lui rendre hommage, tant à celle du peuple qu'à celle du clergé qui, si elle est entachée d'ignorance et de superstition dans le peuple, et de simonie et d'avarice dans le clergé, est cependant, malgré toutes ces tares, bien réelle et bien profonde. Que de foi, en effet, partout ! Que d'empressement à fréquenter les églises et à les orner ! Partout, dans les plus modestes foyers, comme dans les plus aisés, quelle piété, quelle dévotion, quelle vénération pour le Rédempteur, la Vierge, la Panaghia, comme ils l'appellent, pour les saints et leurs images, devant lesquelles brûle toujours la petite lampe allumée, et devant lesquelles, le soir, s'assemble toute la famille pour faire la prière ! Quels sacrifices aussi de leur part, en certaines occasions ! Quelle sévérité de discipline dans les jeûnes et les abstinences, discipline qu'ils ont conservée dans toute son austérité et son étendue primitive pour les carêmes, les avents, les vigiles, etc., lesquelles seraient bien capables de nous faire rougir, nous autres Occidentaux qui, si nous sommes restés plus fidèles au dogme et à l'esprit du christianisme, avons si fort relâché dans la morale, et demandons toujours des adoucissements à la grande loi de la pénitence. — 244 —

Ceci est dit, sans doute, de toutes les chrétientés d'Orient, en général, mais en particulier, on peut le dire du clergé, de celui des couvents, qui sont, par excellence, les représentants d'une église, parce que, chez eux, la vie chrétienne y est plus intense, et que les peuples, comme on le prétend parfois, ne sont que les échos de leurs clergés. Que le clergé soit mauvais, tiède ou fervent, qu'il soit pieux, instruit et rigide, et leurs peuples le seront de même.

Or, ici, à cet égard, cet aphorisme, s'il est vrai, est bien capable, au moins pour une partie, celle de l'austérité, d'avoir son effet auprès des populations chrétiennes d'Orient. Quelle rigidité, en effet, chez le clergé, au moins chez celui des couvents qui, en Orient, nous le répétons, est le clergé par excellence, parce que c'est chez eux que sont pris les évêques, tous les membres du haut clergé, et parce que ces lieux de retraite sont autant d'endroits du pèlerinage où va se retremper la foi des peuples. Lisez, en particulier, ce qu'il nous dit des vingt monastères du Mont-Athos, des laures de la Syrie, des météores de la Thessalie. Vous vous les figurez peut-être, eux et les moines qui y vivent, analogues à ceux de nos pays d'Occident quand, au temps de leur décadence, des moines dégénérés y faisaient ce qu'ils voulaient, passaient le temps sans travail, ni prière, où des abbés avilis en avaient fait autant de lieux de plaisir, meublés avec tout le luxe et servis avec tout le confort de l'époque ? Otez bien vite ces idées de votre esprit, si elles y sont, et entendez, voyez plutôt ce que nous en raconte notre auteur. Voici, par exemple, la description de la vie de ceux de l'Athos, de la Sainte Montagne, comme on dit là-bas, dans tous les pays d'Orient. Peut-être en avez vous lu déjà certains récits qui vous auront dépeint plutôt le côté matériel que le côté religieux. Ils vous en auront énuméré toutes les richesses architecturales ou artistiques, et passé légèrement sur leurs usages religieux qu'ils auront ridiculisés ou auxquels ils n'auront pas rendu complète justice. En tout cas, la narration du R. P. Vannutelli nous expliquera ce que ces auteurs n'auront pas vu ou ont mal vu. Il rectifiera, au moins, certaines de nos idées à leur égard. (1)

(1) *La peninsola monastica*, 78.

“ Voici, nous dit notre auteur, l'emploi des heures de leur journée. A minuit, on va au chœur et l'office ne dure pas moins de deux heures, presque toujours davantage, et parfois, se prolonge pendant de longues et nombreuses heures. Quand l'office est terminé, il y a un bref moment de repos, pendant lequel les moines rentrent dans leurs cellules, pour y exécuter tous les menus détails d'intérieur et de propreté, ainsi que tous ceux du monastère. L'heure venue, on célèbre les différentes messes dans les différentes chapelles, les unes un peu plus tôt, les autres un peu plus tard, de façon cependant que tout soit terminé vers les neuf heures du matin. A dix heures, repas suivi d'un peu de récréation et de conversation libre. Puis, tous, ou presque tous, vont se reposer, c'est-à-dire dormir, ce qui n'est pas à refuser après avoir passé toute la nuit sur pied. Toutefois, chacun est libre de travailler, mais presque tous préfèrent dormir un peu, de telle sorte que, si quelqu'un vient au monastère vers midi, il trouve un silence absolu, parce que tout le monde dort. Ce repos dure deux ou trois heures, selon le besoin et la faiblesse de chacun. Vers trois heures et demie ou quatre heures, on sonne les vêpres, qui durent une heure et souvent plus. Celles-ci sont suivies d'un autre repas, après lequel arrivent les complies. Ces complies achevées, il y a un peu de temps de conversation qui se prolonge parfois assez tard, et pendant lequel on se fait des visites ou l'on s'entretient avec ses amis et disciples.”

C'est là, comme on voit, une journée assez remplie. Elle est presque tout entière consacrée à la prière et à des offices interminables. On comprend qu'avec ce système, il n'y ait presque plus de place pour aucun travail, intellectuel surtout. Aussi, d'après le Père, les intelligences ne s'y développent-elles guère. Mais à quoi bon peut-être pour ces moines qui sortent presque tous de la campagne ou de contrées où il n'y a plus eu aucune culture intellectuelle depuis l'invasion musulmane. Tout, pour eux, consiste en exercices de prières. Mais quelles prières ! Avec quelle piété et quel recueillement elles sont faites ! Notre religieux voyageur, en les décrivant, en est encore comme tout édifié. Voici, par exemple, la description des vêpres entendues par

lui au monastère russe de Saint-Pataléimon, sur le Mont Athos :

“ A ce moment, commençait à retentir la simandre, longue verge de bois et de fer qui, les jours ordinaires, tient lieu de cloche. Elle appelait les frères à la célébration des vêpres. C'était pour moi le moment de bien étudier leurs usages liturgiques. Quand tous les frères eurent pris place à l'église, j'y allai moi-même, plus pour les observer que pour autre chose ; je voulais cependant y prier un peu. Je dus vaincre tout respect humain et me mis en un endroit d'où je pouvais tout voir.

Le chœur présentait une scène qui avait quelque chose de fantastique. Si, sur les murs, on voyait peintes toutes ces figures sèches et hiératiques de saints moines, en bas, dans les stalles, les mêmes figures étaient reproduites, mais au naturel, en chair et en os. On voyait, droits, adossés au mur, tous ces personnages avec leurs longs habits noirs, à plis simples et sévères, qui leur descendent jusqu'aux talons. Leurs mains restaient cachées dans la manche longue et large de la cuculle monastique, leurs visages, avec leurs grandes barbes, étaient encadrés d'un grand voile qui, du sommet de leur bonnet, descend des deux côtés sur leurs épaules et en arrière. Toutes ces figures, dont toute la différence était dans la couleur de la barbe, restaient fixes, droites sur pied, adossées à tout le mur de l'église, et cela pendant toutes les longues heures de l'office quotidien ; sur la fin des vêpres, on voit circuler de partout de nombreux moines avec de petits encensoirs odorants, et qui viennent encenser l'église jusqu'à dans ses plus minimes recoins. Ce sont d'abord toutes les saintes images de l'iconostase, puis tous les tableaux qui se trouvent dans l'église en nombre infini, puis tous les moines, puis toutes les parties les plus secrètes de la sacristie, du narthex, etc., etc., et cet encensement dure si longtemps qu'on n'en voit pas la fin. Quand celui-ci va cependant finir, commence la sortie du chœur, qui est interminable. Chaque moine s'en va devant le tableau du saint du jour, fait là une profonde révérence, puis trois signes de croix, puis une prière qui finit aussi par trois signes de croix ; après un premier tableau, il passe à un second,

puis à un troisième, à un quatrième, à un cinquième, selon la dévotion de chacun. A la suite du premier moine vient le second, qui répète la même opération, et ainsi des autres. Tous ces mouvements de longs habits, de grands manteaux, de voiles qui s'agitent, de têtes qui penchent, de personnages qui se remuent et se rencontrent, sans faire cependant aucun bruit, présentent une scène vraiment fantastique qui ressemble à un songe. On dirait qu'on assiste, la nuit, dans une vaste nécropole, à la résurrection de morts, lesquels se remueraient sans faire de bruit et s'évanouiraient de nouveau dans les ombres. Ces bons moines ont quelque chose de grave et de cadavérique dans leur apparence. Ils sont la représentation exacte de l'Eglise d'Orient réduite à une ombre ambulante depuis que de sa séparation avec le centre de l'unité, s'est éteint en elle le souffle de la vie !... Si j'avais été un artiste, j'aurais reproduit une scène semblable, ou, si j'avais possédé au moins un appareil photographique, j'aurais pu conserver la ressemblance de toutes ces statues vivantes, lesquelles restent toutefois inaltérables par leur calme et leur rigidité, tout aussi bien que des statues de marbre et de plâtre."

Comme à ce vivant tableau on aperçoit bien la piété, le maintien sincère et profondément religieux de tous ces bons moines de la Sainte Montagne. Il est vrai que ceux-ci sont des moines russes, récemment implantés dans la péninsule monastique, et lui donnant peut-être par la beauté de leurs offices, la régularité de leur discipline, la splendeur de leur chant, une vie que les moines grecs proprement dits ne peuvent lui offrir. Mais ces côtés extérieurs exceptés, ce tableau est celui de tous les monastères du Mont Athos. Le Père nous raconte même les lamentations des vieux moines qui prétendent que, si les Russes ont apporté plus de pompe et de régularité dans leurs couvents, ils sont cependant cause, parmi eux, et à leur façon, d'une certaine décadence de la vie monastique, par le confortable et les ressources matérielles qu'ils y ont amenés et que leurs anciens ne connaissaient pas.

Et pourtant ce confort est bien relatif. Combien, en effet, leur austérité reste grande, dans leurs repas ordinaires, qui

sont si mal préparés, dans leurs abstinences qui sont perpétuelles, dans leurs jeûnes qui se renouvellent constamment, puisqu'ils ont quatre grands Carêmes, outre leur Avent et leurs vigiles de toutes les grandes et petites fêtes. Et je vous prie de croire que ces jeûnes et abstinences sont de vraies abstinences et de véritables jeûnes : un seul repas par jour et à une heure très avancée de la journée, composé toujours de maigre, jamais de viande, les jours de jeûne, d'aliments secs, froids, avec un fruit, le tout assaisonné d'un peu d'eau et d'un pain lourd, mauvais et indigeste. Voilà leur régime presque habituel. Qu'il faut, pour le supporter, des chrétiens véritables ! Il faut croire que l'Orient n'en manque pas, puisqu'il s'en trouve, pour l'embrasser, le supporter et l'aimer, des multitudes, tous les jours. Ce sont bien, en effet, des multitudes, puisque le Mont Athos, à lui seul, compte plus d'une dizaine de milliers de moines. Mais il n'est pas le seul à donner ce grand spectacle. Les montagnes du Liban, les déserts de la Syrie, les gorges de l'Albanie et de la Thessalie offrent la même merveille. N'y a-t-il pas là de quoi exciter l'étonnement et le ravissement de celui qui aime Dieu, et qui, dans notre monde partout pour lui si froid ou si impie, le voit encore, en certains endroits, ainsi honoré, la nuit comme le jour, par des milliers de bouches humaines ? Aussi, notre religieux voyageur ne se lasse-t-il pas de l'admirer, lui, pauvre moine de l'Occident, qui se voit, avec ses frères, chassé, tracassé partout, par les gouvernements actuels. Non seulement il l'admire, mais, malgré quelques misères, quelques ombres qu'il découvre en certains coins de ce ravissant tableau, il l'exalte, il le bénit, il le chante presque. Oui, gloire, honneur, s'écrie-t-il à la fin, à tous ceux qui présentent ce spectacle si digne et si saint ! Et malheur à celui qui serait tenté de le dédaigner : il montrerait qu'il ne sent plus ni ne connaît plus les choses de Dieu ! Que si celui-là existe, ce ne soit pas au moins parmi les catholiques. Eux n'ont qu'une chose à faire : c'est, en l'appré- ciant, de le faire tourner entièrement à la gloire de Dieu. Pour cela, il s'agit pour eux d'en faire disparaître les quelques taches qui pourraient s'y être glissées, en essayant tout pour ramener ces chrétientés, si dignes à tant d'égards, à la

source de toute lumière et de toute sainteté, c'est-à-dire au centre de cette Eglise toujours vivifiée par Celui qui s'appelle lui-même l'esprit de lumière et de sainteté !!!

III

Nous voici, par ces dernières paroles, ramenés au point principal de toutes ces pages, comme de tous les écrits, de toutes les peines et de tous les voyages du R. P. Vanutelli : le retour à l'unité catholique pour toutes les églises d'Orient ! Tel est le but, nous l'avons vu, qui lui a fait entreprendre tous ces pénibles voyages ! Telle est la mission qu'il s'est imposée ou qui lui a été confiée ! Abordons-la nous-mêmes à sa suite et voyons ce que notre moine voyageur en pense, les efforts qu'il a faits pour y ramener ou y faire songer, les difficultés qu'il y a rencontrées, en même temps que les règles à suivre pour y réussir et les espérances finales que, d'après lui, on en peut concevoir.

D'abord cette union est-elle possible, réalisable ? La pensée qui se retrouve au fond de tous les nombreux et différents écrits du Révérend Père, c'est que si elle offre certainement de graves et multiples difficultés, elle n'est cependant nullement impossible, qu'elle est, au contraire, parfaitement réalisable, et que, si difficultés il y a, elles existent aussi bien du côté des Latins que des Grecs qui, tous deux, ont des reproches à se faire et des concessions à se ménager.

Elle est premièrement possible du côté des Grecs, au moins en principe, puisqu'aucune question de doctrine, aucun point de dogme ne les distingue d'avec nous. Et c'est là surtout la grosse affaire. Du moment que rien de pareil ne nous sépare, le reste est facile : ce n'est qu'une question de préjugés à détruire, et par conséquent, question de temps et de tact.

Or, nous avons déjà vu plus haut que les choses en étaient ainsi, au moins aujourd'hui. Mais nous devons en apporter de nouvelles preuves, fournies par notre auteur lui-même qui, ayant étudié la question sur place, est plus à même qu'un autre de nous les donner. Ces preuves nouvelles, du reste, ne seront pas inutiles ni superflues ; elles aideront notre conviction et achèveront notre foi.

Voici ce que nous dit tout d'abord, à ce sujet, le Révérend Père Vannutelli : " Il en est tout autrement dans le schisme d'Orient que dans les autres confessions religieuses de l'Occident. Celles-ci, comme le protestantisme, par exemple, n'ont presque plus rien de l'Eglise catholique, ni la foi, ni les sacrements, ni la hiérarchie, ni les institutions. Dans le schisme oriental, au contraire, tout, ou presque tout est parfaitement chrétien : ses partisans ont donc les moyens de grâce et de salut ; ils peuvent donc obtenir ce dernier, quoique en moindre mesure, ainsi qu'il se constate chez ceux où la religion n'a pas de vie."

Et, plus loin, notre auteur traitant toujours la même question, continue : " De fait, si l'on observe l'état religieux de toutes ces populations, on voit bien qu'elles sont plus matériellement que formellement dans le schisme, puisqu'elles professent, presque en entier, tout ce qu'exige la foi catholique." En théologie, on entend par pécheurs formels, ceux qui pèchent en pleine connaissance de cause, volontairement, et par suite sont coupables, et, par pécheurs matériels, tous ceux qui commettent le péché involontairement, sans même le savoir ou s'en douter, et, par conséquent, ne sont pas responsables de leur faute. D'où, par analogie, cette expression de l'auteur qui disait que les schismatiques ne le sont que matériellement et non pas formellement. Cette explication donnée, nous continuons la citation : " Les erreurs de dogme, que l'on attribue au schisme, ou qui ont été professées par quelques mauvaises têtes, n'existent pas dans le peuple. Tout leur schisme consiste en un faux préjugé national dont se sert la politique, pour avoir sa libre action sur ces populations.

" On peut même dire, prétend toujours le Père, que là où le schisme existe, chez quelques rares prêtres ou évêques, il consiste plutôt dans une manière différente d'exprimer le dogme, que dans une réelle diversité dogmatique. C'est un mot dont la prononciation est différente, mais qui se rapproche cependant du même sens. Ainsi les Grecs qui, par exemple, n'admettront pas, à propos du Saint-Esprit, l'expression : qui procède du Père et du Fils, diront très bien : il procède du Père par le Fils, et il est le mandataire du Fils.

“ Ils disent également qu'ils n'admettent pas le Purgatoire, mais ils font de longs et nombreux suffrages pour les âmes des fidèles défunts, et ils ont presque la même formule que nous. Ils reconnaissent même au Pape un privilège d'honneur. En général, les rites orientaux, quand ils n'ont pas été altérés, sont si purs dans l'expression du dogme, qu'ils sont pour nous la meilleure défense de ce dogme contre les novateurs, et pour un Oriental qui revient à l'unité de l'Eglise, il n'y a aucun changement à faire dans le dogme. S'il y a quelque détail à corriger, cela ne regarde pas la partie substantielle, mais la partie purement secondaire.”

Tel est le sentiment du R. P. Vannutelli, relativement à la question de principe, qui est celle du dogme, de la doctrine. Les quelques différences qui existent ou paraissent exister, sont donc, d'après lui, des nuances insignifiantes qui n'attaquent pas le fond, l'essence, mais qui consistent dans la manière de l'exprimer. Ce sont subtilités de langage plutôt que véritables différences. Voici, du reste, un fait qu'il raconte et qui suffirait à confirmer cette manière de voir.

“ Je me trouvais, dit il, étant à Jérusalem, à faire un jour visite chez notre très digne Patriarche latin, quand on annonça la visite de l'archevêque syriaque, dissident, archevêque jacobite, anciennement hérétique monothélite. C'était une excellente occasion pour faire une précieuse connaissance.

“ De fait, en causant avec lui, je le trouvai un excellent homme, très simple et qui se faisait un honneur d'être l'ami de notre patriarche latin. Il me pria instamment de venir le voir. C'était le cas de ne pas me faire attendre, et, le jour même, j'étais chez lui.

“ Je dus l'attendre un peu à l'église, car l'archevêque, en cet instant, chantait les vêpres avec son assistant et un jeune sacristain. Et pendant ces vêpres, dans les moments d'encensement, l'archevêque nous adressa plusieurs fois divers coups d'encensoir, lesquels nous enveloppaient d'un nuage parfumé. En Orient, l'encens est très odorant, et on s'en sert même pour parfumer les appartements. A peine les vêpres furent-elles finies, que l'archevêque vint nous montrer toute l'église..... Puis, après nous avoir fait tout voir, même les

ornements de la messe, il nous invita à monter en haut, chez lui, où, après avoir pris les rafraîchissements obligatoires et habituels dans tous les pays d'Orient, on se mit à parler théologie. Et dans le cours de la conversation, l'évêque, entre autres choses, me dit : la différence qu'il y a entre vous autres, Francs, et nous, c'est que nous n'admettons pas les deux natures en Jésus-Christ.

“ Mais vous reconnaissez, lui répondis-je, que Jésus Christ est vraiment Dieu et vraiment homme ?—Sans aucun doute, me dit-il, celui qui ne l'admettrait pas ne serait pas chrétien.—Alors, concluons que nous sommes d'accord.”

Ce simple fait, ajoute notre auteur, suffit pour se faire une idée de l'état d'esprit de ces pauvres dissidents. Ils professent en réalité la même foi que nous, bien qu'ils n'emploient pas certaines expressions contre lesquelles leurs ancêtres, pour satisfaire leur ambition, se sont opposés jadis et qui les ont fait ainsi se détacher de l'Eglise catholique.

S'il en est ainsi, et cela paraît bien l'être, la question du retour des schismatiques à l'unité de l'Eglise, ne peut donc pas être en principe d'une grosse difficulté, puisque rien véritablement ne les sépare de nous autres, catholiques, et qu'ils ont absolument les mêmes croyances, ainsi que les mêmes institutions. Les difficultés se trouveraient plutôt de notre côté, du moins à leur égard. C'est nous qui, vu leurs préjugés ou leur profonde ignorance, passons pour ne pas avoir les mêmes croyances et même pour ne pas être chrétiens du tout ou bien peu. On ne peut, en effet, concevoir les idées que se font de nous, Occidentaux, tous ces pauvres Schismatiques et les Grecs en particulier. Témoin, ce curieux dialogue, qu'au dire du Révérend Père, certain voyageur eut à subir de la part d'ignorants montagnards qui, à son arrivée, l'avaient entouré et lui faisaient mille questions, toutes plus étranges les unes que les autres, dont voici les principales :

“ Qui êtes-vous ?—Européen. De quel pays ?—D'Angleterre. Ce mot d'Angleterre était inconnu pour eux ; ils ne savaient quel pays c'était. Après un instant d'hésitation, ils reprirent : Dites-nous : Etes-vous chrétien ?—Certainement que je le suis. Avez-vous les sacrements ?—Mais sans doute.

Etes-vous baptisé ?—Pour sûr, puisque le baptême est nécessaire pour devenir chrétien. Surprise plus grande de ces gens : Mais comment donne-t-on le baptême chez vous ? Est ce en versant de l'eau sur la tête ou bien en immergeant la personne dans les fonts ?—En versant de l'eau sur la tête. Alors ce n'est pas un chrétien, se disaient-ils entre eux, tandis que d'autres affirmaient que si ; mais ne pouvant s'entendre, ils continuaient leurs interrogations : Avez-vous des prêtres ?—Oui, nous en avons. Font-ils des miracles, vos prêtres ? Cette dernière demande intriguant notre voyageur, il ne savait ce que ces pauvres gens voulaient lui demander par ce mot de miracles ; pourtant il se risqua à dire que les prêtres d'Europe donnaient les sacrements et exerçaient le ministère, et que, quant au reste, il n'en savait pas plus—Eh ! mais les nôtres, s'écrièrent-ils, tous d'une voix, ils font des miracles ! Par la prière, ils guérissent les maladies, ils chassent les démons, et c'est pourquoi nous sommes vraiment chrétiens, et vous, non."

Et, ce singulier dialogue, ajoute le Père, ce n'est pas la première fois qu'il a eu lieu. Il nous en cite, dans le cours de ses ouvrages, bien d'autres semblables ou analogues, ceux-là échangés, non comme le précédent, avec les habitants d'un village perdu dans les montagnes, mais dans des lieux relativement civilisés, habités par des grecs comparativement instruits et habitués à voir des catholiques ou en ayant entendu parler. En voici encore un que notre voyageur lui-même eut à subir de la part d'un des moines du Mont Athos, à son arrivée à l'un de ses principaux monastères.

" Comme j'étais là à attendre à la porte, arriva un jeune moine vêtu, soit dit en passant, d'une robe assez malpropre, qui me demanda qui j'étais. Je lui répondis que j'étais un pèlerin désireux de visiter la sainte Montagne. Aussitôt, lui, de me repartir : Etes-vous chrétien ? Certainement que je le suis, lui dis-je, je suis même prêtre et religieux. A ma réponse, il n'en revenait pas d'étonnement et de stupeur. Il reprend : Orthodoxe ?—Orthodoxe. Plus grande stupeur encore chez lui : Romain ?—Romain natif de l'ancienne Rome, du tombeau des Apôtres saint Pierre et saint Paul

chefs du collège apostolique.—La stupeur devenait embarrass et rage, puis haussant la voix : Vous êtes un prêtre franc ?— je suis un prêtre latin.—Les Latins ne sont pas orthodoxes !— Les Latins sont orthodoxes romains et catholiques.—Les Latins ne sont pas orthodoxes romains et catholiques !

Et, termina le Père, à la manière dont il haussait la voix, je ne sais comment la chose aurait fini pour moi, si d'autres moines plus âgés et plus calmes, attirés par le bruit, n'étaient venus s'interposer et s'expliquer. Toutefois, ces deux faits nous montrent ce que nous disions touchant les étranges idées que les Grecs, même les meilleurs, se font de nous autres Latins. Pour eux, nous ne sommes pas des chrétiens ; nous sommes des païens ou peu s'en faut. Si ailleurs, se trouvant plus en contact avec nous, ils peuvent mieux nous apprécier et nous considérer comme des chrétiens, même validement baptisés, ainsi qu'a bien voulu reconnaître, il y a quelques années, le patriarche grec de Constantinople, qui a ordonné de ne pas rebaptiser les rares catholiques qui passent au schisme, ce qui a été une concession immense, d'une partie considérable, pour les Grecs, si ailleurs, dis-je, à cause de ces rapports, ils sont moins ignorants, ils ont alors sur notre compte d'autres préjugés, presque aussi forts qui les tiennent profondément éloignés de nous et qui nous font considérer par eux comme de très mauvais chrétiens. Ils nous reprochent, par exemple, de ne pas aimer la Sainte Vierge ou de ne pas dire la messe validement. Tous ces préjugés et autres sont, il est vrai, affaire de pure ignorance. La fréquentation des Latins, la vue des cérémonies catholiques, surtout leurs rapports et leurs conversations avec des hommes tels que le Père Vannutelli les feraient bien vite tomber, et amèneraient, à notre égard, de meilleures appréciations. La décision du patriarche de Constantinople dont nous parlions tout à l'heure, relativement au baptême, en est une preuve. Un contact plus fréquent en amènerait certainement d'autres.

Mais ceci, n'est, pour ainsi dire, qu'un détail tout secondaire. C'est affaire de temps et de relations entre schismatiques et catholiques. A côté de ce point, il y en a d'autres plus importants ou plus difficiles, qui seront plus malaisés à

trancher, parce qu'ils datent de loin et sont profondément ancrés dans les esprits. Et en parlant ainsi, je ne veux pas faire allusion à cette vieille prétention du patriarche de Bysance de se poser en égal du Souverain Pontife de Rome, laquelle, comme on le sait, a été plus que tout, la cause et l'origine du schisme. Cette prétention et la rivalité qui s'en suivait, est aujourd'hui bien diminuée, si tant est qu'il en reste encore quelque chose. La position du patriarche de Constantinople n'est plus, pour la maintenir, ce qu'elle était autrefois. Loin de pouvoir prétendre maintenant à une primauté dans l'Église universelle ou seulement orientale, c'est à peine si son autorité est reconnue par ses propres fidèles. Tous, les uns après les autres, ceux d'Athènes comme ceux de Russie, de Serbie, de Bulgarie, de Roumanie, ne veulent plus la reconnaître et se sont créés des patriarches nationaux. S'il voulait, malgré tout, garder ces antiques prétentions, le pourrait-il même ? Aujourd'hui, hélas ! la cour de Bysance n'est plus là, derrière lui, pour lui permettre de les soutenir avec un peu de crédit ! L'empire de Bysance est mort et enterré ! Ce n'est pas celui du Croissant qui, pour lui, pourra le remplacer. Ce dernier achève, au contraire, de le ruiner et de le disperser aux quatre vents.

Les difficultés dont nous parlons sont tout autres. Elles sont relatives aux traditions des schismatiques, à la conservation de leurs rites et de leur langue liturgiques. C'est ici, en effet, que réside le nœud de la question. Comme le dit et le répète le R. P. Vannutelli, la question du schisme chez les églises orientales est surtout une question de formes sensibles, de rites, d'ornements sacrés, de surplis, d'administration, de langues, de hiérarchie et de nationalité. Supprimons toutes ces questions, dit-il, ce qui, pour nous, catholiques, est facile, acceptons tous ces usages à eux, et le reste s'arrangera facilement.

Cela est tellement évident, toujours d'après notre auteur, (si nous ne le citons pas ici textuellement, du moins nous ne faisons que résumer ses idées), que ceux qui, parmi les chrétiens d'Orient, réfléchissent sur toutes ces choses, ne comprenant pas cette séparation, ne saisissent pas cette op-

position ; ils en sont scandalisés et sont obligés d'étouffer ces sympathies qui les portent vers nous.

Ces sympathies, dit-il, existent ou commencent à s'éveiller chez ceux qui ne sont pas aveuglés par les partis pris, ou qui ont perdu leur ignorance ou leurs préjugés au contact des catholiques. Il y a même plus chez eux : un véritable désir de l'union commence à naître chez eux, non pas seulement chez quelques-uns, mais chez un très grand nombre. Le Révérend Père en a vu maints indices, en a reçu même maintes assurances formelles. Témoin l'histoire de ce pope de Smyrne rencontré par lui sur le Mont Athos, qui, après avoir assisté à ses entretiens avec les moines, revient le trouver en particulier et en secret, la nuit, pour lui assurer que, parmi tous ceux qui s'occupent de ces questions, beaucoup pensent ainsi et veulent s'unir et se soumettre à l'Eglise Romaine. Mais, lui ajoutait-il, tous ont peur de quelque enragé qui abuse de l'ignorance du peuple, et qui, pour satisfaire son ambition, compromet la cause de l'union. Ce soir, terminait-il, en vous entendant discuter avec les moines, j'ai pris courage, parce que votre présence et votre parole me servaient d'appui. Ah ! si nous avions des hommes pour nous aider à sortir de l'état de décadence où nous nous trouvons ! Vous, du moins, continuez de parler et d'agir, parce qu'il est absolument nécessaire que l'union se fasse. Tous ceux qui ont du bon sens et de la véritable religion sont d'accord là-dessus.

Voilà ce que disait au R. P. Vannutelli ce pope de Smyrne, au milieu des moines de l'Athos, ce sanctuaire des préjugés orthodoxes. Et ce que ce pope lui disait, l'auteur, au milieu de ses voyages, se l'est entendu redire et répéter par bien d'autres, et en cent endroits différents. La cause de l'union est donc déjà à moitié gagnée, puisqu'elle est maintenant désirée par nombre de ceux qui passent pour y être hostiles et n'en pas vouloir. Elle grandira certainement encore, à mesure que l'ignorance et les préjugés tomberont, ce qui a lieu tous les jours, à mesure aussi que les Grecs et tous les schismatiques deviennent plus instruits et se trouvent en contact avec les Latins. Ces derniers, s'ils voulaient, pourraient beaucoup y aider et l'accélérer. Ils n'auraient, pour

cela, qu'à faire pour les schismatiques plus qu'ils n'ont fait jusqu'à ce jour, et surtout à tenir, vis-à-vis d'eux, une ligne de conduite tout autre que celle qu'ils ont suivie jusqu'à ce jour.

Ici, nous arrivons aux reproches que les Latins ont à se faire, d'après le R. P. Vannutelli, à l'égard des églises d'Orient et à la règle qu'ils doivent se tracer dans leur conduite à suivre avec eux, s'ils veulent un jour les voir revenir au centre de l'unité. Ces reproches, c'est de ne rien faire ou à peu près pour les ramener, c'est de se tenir trop à l'écart d'eux, c'est surtout de leur donner à craindre qu'on veut tout détruire chez eux : leurs traditions, leurs rites, leur langue, pour les remplacer entièrement par les rites et la langue des Latins. La ligne de conduite à tenir, par conséquent, c'est de faire tout le contraire de ce qu'on a fait jusqu'ici, c'est de se rapprocher d'eux, loin de décrier ou de mépriser leurs usages, c'est de les apprécier à l'égal de ceux des Latins, non pas seulement en paroles, mais par des actes, en fréquentant au besoin leurs offices et leurs cérémonies, comme ceux des Latins eux-mêmes, en assistant au moins aux offices et aux cérémonies catholiques de même rite et de même langue, que les Latins ont toujours à peu près traités comme ceux des Schismatiques. Mais, en pareille matière si délicate, nous ne voulons pas même avoir l'air de donner nos idées qui ne sont cependant que celles du R. P. Vannutelli que nous résumons. C'est pourquoi l'on nous permettra de faire une plus longue et dernière citation de notre auteur, où toutes ces questions sont traitées de main de maître.

“ L'attitude de quelques-uns parmi les catholiques est, je ne crains pas de le dire, vraiment odieuse à l'égard des dissidents : ils gardent trop de réserve vis-à-vis d'eux. Certains s'imaginent qu'on ne pourra jamais rien obtenir des Schismatiques. Cette conduite ressemble à celle de saint Pierre, qui ne voulait pas tout d'abord s'occuper de la conversion des Gentils, et qui, disait-il, ne voulait avoir aucun contact avec les animaux immondes. Mais le Seigneur lui envoya, à ce propos, sa célèbre vision de Joppé, et lui fit dire ainsi de ne pas appeler immonde ce que lui-même avait purifié. C'est à partir de cet avertissement du Ciel que saint Pierre commença l'apostolat des Gentils. — 258 —

“ Je sais bien qu’il y a d’antiques règles qui ont tracé cette réserve. Mais on pourrait adoucir ces règles de pratique qui ont pu être très bonnes dans le temps où elles ont été portées, mais qui sont aujourd’hui nuisibles pour la plupart.

“ Jusqu’à nos jours, il n’y a, pour ainsi dire, pas eu de mission qui s’occupât de cette portion si intéressante de la Chrétienté. De plus, nos Latins ne les abordent presque jamais. Cependant, le prestige et l’estime dont ils jouissent leur permettraient d’exercer une grande influence. Que si on craint l’entraînement dans le schisme, la différence du rite est un préservatif assez grand contre la fusion et l’absorption complète.

“ De plus, à mon avis, c’est aller absolument contre l’esprit de l’Eglise que de se tenir ainsi éloigné même des catholiques du rit oriental. Cela a des conséquences excessivement funestes.

“ Il y a, par exemple, en Syrie et en Palestine, nombre de Grecs Melchites qui sont unis à l’Eglise Romaine, et qui, par conséquent, sont catholiques tout aussi bien que les Maronites et les Arméniens. Or, nous ne les voyons jamais célébrer ensemble leurs fêtes, avoir enfin ces rapports qui puissent consolider l’union. Au contraire, on se tient toujours à distance, trop à distance. Aussi, le peuple qui ne juge de tout que par les sens, plutôt que par la raison, s’imagine, en ne voyant pas l’union dans les faits, qu’elle n’existe seulement que sur le papier. Plus d’un même prétend que ces Grecs catholiques sont à moitié schismatiques. Et en disant cela, on leur fait évidemment injure, et, en outre, cette fois, on les expose au danger de la séparation, tandis que nous devrions, au contraire, leur connaissant quelques faiblesses, tout faire pour remédier à un semblable inconvénient et pour assurer davantage leur union.

“ Il est clair, après cela, qu’on n’obtient aucun résultat avec les dissidents, quand on ne maintient même pas de rapports avec les unis. Ces rapports devraient être d’autant plus intimes et cordiaux, qu’on a plus à craindre de leur faiblesse. Du reste, il faudra toujours s’attendre, avec des hommes, à quelques petites querelles, à des désordres, à des inconséquences. Il est nécessaire de prendre le monde tel

qu'il est et non comme il devrait être : la perfection n'est pas d'ici-bas. On est même allé jusqu'à nier la vérité et la sincérité de leur religion. On va même jusqu'à prétendre qu'il serait préférable que les Orientaux perdissent toute foi et toute religion, pour qu'ils pussent revenir ensuite au catholicisme. Ceci est très improbable. En tout cas, il demanderait beaucoup de temps, en supposant que ce ne soit pas une sorte d'impiété que de tenir un pareil langage. Quand l'indifférence ou l'athéisme seroient entrés dans les cœurs, nous verrons alors combien d'hommes se convertiraient à l'Eglise. On le voit déjà trop par les pays qui en ont été contaminés. Ce n'est pas avec un pareil système qu'on peut faire du bien, surtout chez des peuples qui sont, depuis des siècles, de bonne foi dans leur christianisme, j'allais dire leur catholicisme, puisque, chez eux, peu s'occupent de théologie spéculative, et que la plupart ne pèchent que par un certain amour-propre national.

“ Il n'y a pas longtemps qu'un prélat très distingué me demandait si je concevais des espérances fondées sur le retour des chrétiens d'Orient à l'unité catholique. Je me permis de lui exposer mon sentiment en toute sincérité. La conclusion en était que, si pratiquement on continuait avec le système suivi jusqu'ici, non seulement je n'espérais rien, mais que je prévoyais même une séparation plus profonde et irrémédiable ; qu'au contraire, si on adoucissait certaines règles pratiques, tout en maintenant intacts les principes, on pourrait facilement voir tout l'Orient chrétien faire retour au centre de l'Eglise.

“ La base d'opération est fautive, si on garde une attitude inopportune et odieuse. Au lieu de les attirer à nous, en tel cas, on les éloigne, on les repousse, on les chasse. Il faut, loin de rendre leur retour pénible, le leur faire facile, agréable. Alors on pourra compter sur lui.

“ Les Latins ont d'autant plus besoin de se faire aimer des Orientaux, que le Saint-Siège est de leur rite. Puis, comme l'autorité a toujours un aspect un peu pénible, il est précisément nécessaire de leur faire accepter ce que leur orgueil leur fait considérer comme un obstacle.

“ Il y a deux conditions à l'union, me disait, en Orient,

un vénérable vieillard qui m'entretenait de ce sujet : C'est d'adoucir le cœur des Latins et de faire baisser la tête aux Grecs. Ces deux conditions obtenues, l'union est faite.

“ On veut bien, c'est vrai, conserver et maintenir leurs rites, ainsi que leurs usages nationaux qui sont bons et innocents. C'est parfait. Mais il y a aussi autre chose à faire : c'est de les honorer et de venir à leur aide. Pourquoi exiger d'eux des sacrifices que l'Eglise ne demande pas ? Au début, il serait même nécessaire de tolérer quelques petites imperfections et de ne pas faire trop de changements. Le trop de zèle est quelquefois plus nuisible que le manque. On pourra, avec le temps et suivant l'opportunité, y apporter des corrections. En attendant, on doit honorer leurs saints et leurs images, dont le style sévère est très conforme à l'esprit de l'Eglise catholique. Puis, évitons toutes les formalités odieuses qui leur rendent l'union difficile, qui leur en font un fantôme, qui font peur au peuple, et qui équivalent pour lui à une apostasie de la religion chrétienne.

...Mais surtout ne laissons pas les dissidents de côté. Occupons-nous d'eux et sérieusement. Servons-nous de la prise que nous avons sur eux par les églises catholiques de même rite que nous avons déjà. Par elles, en effet, nous pouvons immensément. N'ayons donc pas l'air de les ignorer. Tenons-les en honneur, en estime, à l'égal des chrétiens de notre rite. Entretenons des rapports fréquents, habituels avec elles. Prenons part à leurs offices, fréquentons leurs temples. Ainsi faisaient autrefois les Jésuites qui prêchaient même dans leurs églises, comme il apparaît de leurs lettres publiées il y a quelques années.

“ Si on ne fait rien, la fausse politique les tiendra toujours plus à la remorque de ses intrigues, l'athéisme fera de plus grands progrès, et le protestantisme en profitera pour les absorber à son avantage. Nos missions, si stériles déjà, le seront encore plus, la foi s'affaiblira, et l'on verra se perdre tant de populations chrétiennes qui, avec un peu d'efforts, pourraient reprendre vie et renouveler la force de l'Eglise catholique.

“ Enfin, n'oublions pas que nos missionnaires latins d'Orient, si zélés qu'ils soient, si aimés et si estimés qu'on les

suppose, ne sont toujours cependant qu'un élément étranger et d'emprunt. L'élément indigène est le seul qui ait un avenir assuré. En un cas donné, si les nôtres ne sont pas bien unis avec les Orientaux, ils peuvent courir le risque d'être persécutés et chassés, comme cela s'est vu trop de fois. Puis, si l'Orient se transforme, cela est inévitable, ceux-là seuls qui sont du pays pourront, par leur action, obtenir efficacement sa forme dernière et définitive qui sera ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle soit fondée sur l'union."

Cette citation dernière est un peu longue, mais, je le répète, en matière aussi délicate que celle d'indiquer la marche à suivre vis-à-vis les dissidents, et si contraire à celle suivie jusqu'à ce jour, mieux valait laisser parler l'auteur que de tenter de le faire parler nous-même, nous aurions pu trahir sa pensée ou en être accusé. Devant ses paroles mêmes, il n'y a qu'à nous incliner, ou, si l'on veut, à les discuter. Mais avec un auteur si bien informé, qui a vu les choses de si près, sur place, cette dernière échappée est difficile. Mieux vaut nous en tenir à ce qu'il dit. C'est du reste le langage d'un homme qui, non seulement a beaucoup vu, mais a beaucoup réfléchi : il est donc digne d'être respecté et écouté.

En résumé, pour clore ces pages trop nombreuses peut-être, les chrétientés d'Orient, par leurs croyances et leurs traditions, qui, toutes, sont substantiellement d'accord avec celle de l'Église romaine, ne sont pas indignes de faire d'elle, partie intégrante. On doit donc tout tenter ce qui est humainement possible, pour les ramener à ce centre de l'unité d'où elles sont tombées et d'où elles ont été arrachées par la violence, celle en particulier de la conquête musulmane. Ce retour à l'unité est plus facile à réaliser qu'on ne croit, puisqu'il est déjà désiré par un grand nombre de dissidents. De ce désir, il ne tient qu'aux Latins d'en accélérer le courant par une ligne de conduite tout autre que celle qu'ils ont suivie jusqu'à ce jour, et qui les fera désormais ne pas se tenir à l'écart des dissidents, mais les fréquenter, honorer leurs usages, et surtout traiter d'égal à égal les églises catholiques de rite oriental qui pourront leur servir de base excellente pour agir sur les schismatiques. Fasse donc le ciel

que tous le comprennent, et qu'à l'image du R. P. Vannutelli, ils agissent désormais dans ce sens ! Fasse Dieu surtout qu'il suscite, parmi eux, des apôtres, comme notre moine voyageur ! Et suivant le mot de Mgr Dupanloup, cité au commencement de ces pages, notre siècle attristé par tant de malheurs religieux, sera peut-être destiné à contempler ce grand spectacle du retour définitif de toutes les églises d'Orient au centre de l'unité catholique.

L'ABBÉ HAUTEFEUILLE.

PATATI - PATATA. (1)

IV

LA GUERRE.—LA COMMUNE.—ARRESTATION.—UN BON COLONEL.—
L'OPÉRATION.—COMBAT FINAL.—DOUBLE ADIEU.

(Suite).

Tout à coup on cria : Un colonel ! et un grand gaillard à grandes épaulettes d'or, coiffé d'un schako surmonté d'une longue plume rouge, traînant un sabre beaucoup trop long et des bottes beaucoup trop larges, dans lesquelles ses jambes montaient et descendaient comme les pistons d'une pompe foulante, s'approcha de la voiture et demanda d'un ton ennuyé :

—Qu'est-ce que c'est encore ?

—Un espion, répondit un des gardes.

—Naturellement, dit le colonel d'un air méprisant ; où le menez-vous ?

—A Mazas.

—Je suis médecin, monsieur, dit l'abbé ; je demande à soigner les blessés qui meurent par centaines, faute de soins. Si vous avez quelque autorité, faites-moi conduire dans un hôpital, je ferai mon devoir sans songer à m'évader.

—Ah ! vous êtes médecin ? dit le colonel ; alors j'ai besoin de vous.

Puis s'adressant aux gardes nationaux :

—Je me charge de cet homme ; retournez chez vous.

—Vous le conduirez à Mazas ? demanda timidement un des gardiens.

—Silence dans les rangs ? cria le chef comme si celui à qui il parlait eût été à un kilomètre de son plumet.

(1) Voir No. 53, p. 771, juin 1894.

Les deux braves sortirent de la voiture en faisant le salut militaire, celui qui était sur le siège descendit à reculons sans faire aucun salut, le colonel monta auprès de l'abbé, regarda la foule d'un air malin, clignant de l'œil et se passant la main ouverte au travers du cou, ce qui signifiait, clair comme le jour : Son affaire est faite ; puis se frisant la moustache de ses deux index, il cria au cocher : " En avant ! "

La foule s'ouvrit aussitôt, hurlant de joie à la pensée que le jeune prêtre était entre bonnes mains. A cette époque, dès qu'un tigre emportait un innocent, on le disait *entre bonnes mains* ; la foule sans Dieu confond vite mains et pattes, homme et tigre, assassinat et civilisation. Pourvu que quelqu'un souffre, celui qui ne souffre pas encore est content ; quand il souffre à son tour, un autre se réjouit : il y a toujours quelqu'un qui saigne et quelqu'un qui rit de le voir saigner. Quand tout le monde aura fini de saigner, il n'y aura plus personne pour rire : l'homme, alors, aura vaincu Dieu. Vaincre Dieu, c'est l'idéal des imbéciles qui le nient. Heureusement, Dieu est si bon qu'il parvient souvent à les vaincre eux-mêmes à force de les aimer.

Dès que la voiture se trouva assez loin de la foule, le colonel abaissa les stores et regardant l'abbé d'un air plein de bonhomie :

— L'enfant de ma fille a le croup ; j'allais chercher un docteur, voulez-vous venir chez nous ? Malgré mon costume de paillasse, je suis un honnête homme.

— Je m'en doutais, dit le séminariste ; vous criez trop fort pour être méchant. Oui, menez-moi chez vous, et Dieu me donne la joie de sauver le petit-fils de mon sauveur !

Le colonel indiqua une adresse au cocher, puis donnant à son compagnon un grand manteau rouge qu'il portait sous son bras :

" Cachez votre habit, dit-il, il est trop sombre et il manque de galons. "

L'abbé se déguisa de son mieux et au bout d'un instant, la voiture s'étant arrêtée dans une rue étroite et tranquille, le colonel descendit, suivi de son compagnon, il donna un fort pourboire au cocher, qui s'éloigna en souriant, puis pénétrant dans une petite cour, ils la traversèrent sans ren-

contrer personne et montèrent au troisième étage d'une maison dont les fenêtres ouvraient sur la cour.

A la vue d'un abbé enveloppé d'un manteau écarlate, une jeune femme assise près d'un berceau, se leva et salua d'un air étonné.

“ Claire, dit le colonel, je t'amène un médecin, montre-lui le petit. M. l'abbé, ne craignez rien, vous êtes chez vous.”

L'abbé Delmire jeta son manteau sur une chaise, puis il s'approcha du berceau, où gisait sans mouvement un enfant de deux ans ; il ouvrit la bouche du petit être que la mort semblait déjà tenir, et après un examen minutieux, il dit d'une voix calme : “ C'est le croup ; courage, madame, on peut le sauver.”

La jeune mère tomba à genoux.

L'abbé prit sa trousse de campagne, regarda le crucifix attaché au mur et commença la terrible opération de la trachéotomie. Pièce par pièce, les fausses membranes étaient enlevées, le sang inondait la couche du malade, la pauvre mère retenait ses sanglots pour ne pas distraire l'opérateur. Le colonel regardait ce jeune homme que ses soldats allaient tuer et qui ne pensait qu'à rendre le bien pour le mal ; il comparait ce dévouement sublime dans sa simplicité aux forfanteries ridicules de ces bravaches qui prétendaient réformer le monde en se couvrant eux-mêmes de plumes et de clinquant, et quand l'habile médecin se releva en disant : Sauvé ! le communard fit le signe de la croix en murmurant : Merci, mon Dieu !

L'enfant s'endormit. La jeune mère put alors raconter son histoire.

“ Mon mari, dit-elle, est un des chefs de la Commune. C'est en Belgique qu'il m'a épousée. Mon père l'avait rencontré dans un cercle et l'avait amené chez nous. Il se disait philosophe et ne parlait que de rénovation, de régénération et de réformation sociale. Les idées me paraissaient ridicules, mais il était si gai, si bon, si plein de prévenances que lorsqu'il me demanda à mon père, je donnai sans hésiter mon consentement à une union que ma conscience repoussait, car j'étais chrétienne et il se vantait de ne pas croire en Dieu.

—Puis-je demander son nom ? dit l'abbé timidement.

—Horace.

—Horace... ?

—..... Oui, monsieur.”

L'abbé comprit que la pauvre femme craignait de compromettre son mari et il la laissa continuer sans faire aucune question.

“ A la fin de la guerre, reprit-elle, nous vinmes à Paris. Mon mari était en rapport depuis longtemps avec les hommes qui se sont emparés du pouvoir. Il nous dit que ses plans étaient acceptés, que ses grands projets allaient se réaliser, que la France allait redevenir maîtresse d'elle-même, que nous serions riches, que son nom serait illustre. Mon père se moquait de son enthousiasme, mais il nous suivit par dévouement.....

—Et il est colonel de la plus belle collection de bandits qu'il soit possible d'imaginer, ajouta le bonhomme en tirant à moitié son sabre du fourreau.

—Quand les amis de mon mari furent les maîtres de Paris, reprit la jeune femme, Horace envoya à mon père un brevet et un costume de colonel, avec *ordre* de s'en servir, et comme il ne vient plus nous voir et ne nous envoie aucun secours, papa traîne son sabre au milieu de la boue pour gagner de quoi nous nourrir.

—Quant à Horace, dit le colonel, il fait la noce je ne sais où ; les imbéciles se battent pour lui, et quand le moment de compter sera venu, il emportera le gâteau, et les imbéciles, y compris les colonels à grosses plumes, seront..... plumés comme il convient à des dindons.”

Les événements se précipitaient. L'armée française était aux portes de Paris ; le 21 mai elle entra par Auteuil, et alors commença cette lutte épouvantable de huit jours, pendant laquelle les insurgés mirent le feu aux principaux monuments de la ville et massacrèrent l'archevêque et la plupart des otages détenus jusque-là dans les diverses prisons de la capitale. Des rues entières étaient en feu, les flammes dévoraient les Tuileries, le palais de Justice, le Ministère des finances, le palais de la Légion d'honneur, l'Hôtel de Ville. L'abbé Delmire, demeuré auprès de l'enfant, dont il

avait sauvé la vie, essayait de rassurer la pauvre femme dont le père, depuis six jours, n'avait pas reparu. Le malheureux colonel avait reçu l'ordre de défendre les alentours de Notre-Dame pendant que l'on incendierait la cathédrale, il s'était battu, ou avait fait semblant de se battre pour une cause qu'il ne comprenait pas ; mais quand il vit que les bandits qu'il avait servis par lâcheté ne savaient pas même mourir pour leur cause, son honnêteté bourgeoise se réveilla, et au lieu de protéger les incendiaires, il s'élança pour les empêcher d'accomplir leur œuvre infâme. Quelques-uns de ses hommes se joignirent à lui, et cette diversion sauva Notre-Dame et peut-être aussi la Sainte-Chapelle. Pendant qu'il luttait contre les incendiaires, une mégère le tua par derrière, d'un coup de revolver.

.....

Le grand drame était fini pour les morts ; les survivants de la Commune devaient aussi payer leur dette de sang. Trente mille prisonniers attendaient leur sentence. Beaucoup furent relâchés ; les plus coupables furent condamnés à mort, plusieurs milliers à la déportation à la Nouvelle-Calédonie : le tigre ganté, Rochefort, était parmi ces derniers.

Dès que l'armée française eut repris Paris et que le calme fut rétabli, l'abbé Delmire se mit à la recherche du colonel. Un prisonnier reconnu innocent lui apprit comment était mort son ami et son sauveur. Il aurait voulu rechercher également le mari de la pauvre mère qui lui avait donné l'hospitalité, mais elle ne put jamais se décider à lui révéler son vrai nom. Il lui conseilla alors d'aller elle-même visiter les prisonniers pour voir si le malheureux était parmi eux. Mais les formalités nombreuses par lesquelles il fallait passer pour arriver jusqu'aux détenus ne lui permirent pas d'obtenir l'autorisation qu'elle sollicitait. Enfin arriva le jour du premier départ pour la Nouvelle-Calédonie. Conduite par l'abbé Delmire, la pauvre femme put pénétrer dans la gare où les prisonniers devaient prendre le train qui les mènerait à Brest, pour s'y embarquer sur un transport de l'État. Les malheureux, enchaînés deux à deux, arrivèrent la tête basse et furent placés dans les wagons d'après leur

numéro d'ordre. La plupart cachaient leur figure dans leurs mains ; quelques-uns regardaient par les portières, soit par bravade, soit dans l'espoir de reconnaître quelqu'un dans la foule alignée sur le quai d'embarquement. Tout-à-coup deux cris éclatèrent au milieu d'un silence de mort :

—Horace !

—Albert !

La jeune femme avait vu son mari ; l'abbé Delmire avait reconnu son frère.

Deux bras se tendirent vers eux ; une voix répondit à leur double cri :

“ Ernest ! Claire ! adieu ! ”

La pauvre mère voulut s'élancer. L'abbé la retint, car le train était en mouvement. Dix secondes plus tard, tout avait disparu. Albert Delmire était en route pour l'Océanie.....

V

RÉPUBLIQUE CHRÉTIENNE. — LES MÉCONTENTES. — RÉUNION CLANDESTINE. — L'AMI DE L'HUMANITÉ. — SON HISTOIRE. — PROJET D'EXODE.

Dix années se sont écoulées depuis les événements racontés dans le chapitre précédent. Mme Delmire est morte de douleur en apprenant la condamnation de son fils Albert, parti avec les assassins de la Commune pour la Nouvelle-Calédonie. Le commandant, retiré du service, a suivi Henriette et son mari à l'île de la Croix. Ernest est entré chez les Pères Maristes. Gaston est capitaine de frégate.

L'île de la Croix est toujours la république chrétienne et catholique par excellence. Le président Bosquet, entouré de ministres sages et chrétiens comme lui, administre en père de famille le beau pays dont il a juré de faire le bonheur en y faisant régner Jésus-Christ, le Roi des siècles immortel et invisible, le Dieu unique à qui appartient tout honneur et toute gloire. Sa foi énergique et sincère a triomphé de tous les obstacles. Ce peuple, composé de races diverses

et de caractères si différents, a trouvé dans la foi catholique l'unité qui fait la force et l'intimité qui donne le bonheur et la joie. Un seul Dieu père de tous, adoré et servi de la même manière ; pour code unique, les commandements de Dieu et de l'Eglise ; la même foi engendrant la même espérance et rayonnant dans la même charité ; le bien des âmes reconnu par tous comme le bien suprême ; l'esprit au-dessus de la matière, l'honnêteté plus estimée que les richesses, le désir du ciel primant toutes les ambitions terrestres, la liberté enfin consistant à faire le bien, et le pouvoir de mal faire proscrit comme un odieux esclavage. Telle était la Constitution de cette république bénie, que peut-être, un jour, l'Europe épuisée devra appeler à son aide, comme la grande dame anémique demande à l'humble paysanne le lait qui doit sauver son enfant.

Mais l'humanité porte partout sa faiblesse originelle. Sous ce beau ciel si pur, au milieu de ce peuple ami de Dieu et jouissant d'une somme de bonheur inconnue du vieux monde étioilé par l'affreux égoïsme, quelques hommes s'étaient livrés à Satan et rêvaient de lui vendre leurs frères. Ayant eux-mêmes la science du Mal, ces malheureux n'entendaient pas que leurs frères se contentassent de la connaissance du Bien. A tous les fruits qu'ils tenaient de Dieu ils préféraient celui que Satan leur offrait. Renégats de la vertu, le péché seul leur paraissait aimable ; du fond de l'abîme où ils s'étaient laissés choir, ils faisaient signe aux autres de descendre jusqu'à eux. La plupart se moquaient de leurs gestes ridicules ; quelques-uns se disaient : Allons voir ! et bienôt leurs miasmes s'ajoutaient aux miasmes des tentateurs.

Le gouvernement découvrit le puisard. Alors la peste se cacha.

Les naïfs disaient : C'est fini. Beaucoup soupiraient : Ça commence.

Il y avait à l'ouest de l'île une sombre forêt abandonnée jusque-là aux animaux féroces. La gangrène s'y installa. Cette sorte d'infection respecte les tigres et les serpents ; les hommes seuls en meurent, car c'est l'âme qu'elle attaque et pourrit.

Trente ans après sa naissance, la République avait son microbe : la franc-maçonnerie commençait à ronger. L'animalcule allait grandir ; Bosquet jura de l'écraser. Il n'en eut pas la peine. Ces petites bêtes finissent toujours par se manger elles-mêmes.

.....
A des dates fixées d'avance, les mécontents se rendaient clandestinement dans la forêt pour y parler de leur haine et préparer la révolution qui devait assouvir leurs appétits de bêtes féroces. Cette poignée de gens sans aveu, composée de juifs, d'apostats, de banqueroutiers, de littérateurs sans littérature, de savants sans science, de fous sans tête, de bandits sans cœur, prétendait s'emparer du pays et y faire la loi. Les voleurs parlaient de justice, les fainéants exaltaient le travail, les débauchés chantaient l'innocence, les plus haineux demandaient la fraternité. Longtemps ces pattes furent sans tête ; cent griffes s'agitaient dans le vide, mais l'œil manquait pour choisir la victime. Un jour la tête vint, coiffée d'un bonnet de forçat.

La réunion était houleuse : les tentacules se heurtaient. La forêt, à l'ouest, ouvrait sur la vaste mer. Tout à coup, sur un roc à fleur d'eau, un homme se leva. Près de lui était un bateau. Les conjurés se turent, croyant voir un espion. L'homme au bonnet vert s'avança. Sa longue barbe noire flottait au vent, ses yeux brillaient comme des escarboucles, ses bras s'agitaient triomphalement ; sautant de rocher en rocher, il s'arrêta à quelques pas de l'assemblée.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-on.

— Un des vôtres ; vive la liberté !

— D'où venez-vous ?

— De là-bas.

Il montrait une île voisine.

— Que voulez-vous ?

— Aider mes frères à sauver l'humanité.

— Comment nous connaissez-vous ?

— Vingt fois j'ai assisté à vos réunions.

— Malheureux, prenez garde !

— J'étais venu examiner la côte. Caché dans le bois, je découvris vos projets. Ce sont les miens.

—Les vôtres ?

—Oui, voulez-vous de moi ? je suis fort, je vous aiderai.

—Comment ?

—Vous verrez.

On lui dit d'approcher. Il se plaça au milieu de la troupe et raconta son histoire. Elle était terrible.

“ J'étais à Nouméa, dit-il ; c'est là que la France envoie ceux de ses enfants qui travaillent à l'affranchir : elle en fait des esclaves..... Ces esclaves, un jour, lui porteront la liberté. J'avais rêvé de sauver ma patrie : ma patrie m'a couvert de chaînes. Là bas, j'étais moins qu'un nègre. Qu'un nègre ? j'étais un numéro ; un numéro fixé à un boulet. Je l'ai traîné dix ans, ce boulet maudit. Pendant dix ans, je l'ai senti courant après moi, me frappant au talon, s'arrêtant parfois pour me forcer à le soulever et me rappeler que j'étais son homme, l'homme du boulet, le galérien, le forçat, le tigre apprivoisé.—La nuit, quand je pensais à la France, quand la tête en feu, la poitrine haletante, je me retournais sur ma couche de bois, cherchant la main d'un ami, le boulet roulait sur le sol et mon cœur se serrait. Et pourtant... oui, il m'arrivait de l'aimer, car de la France je n'avais plus que lui... je n'avais plus que mon boulet. C'est à la France que j'avais tout donné, et elle, ma patrie, elle m'avait rivé à ce fer, et ce fer m'avait suivi. Cette boule froide semblait parfois vouloir parler. Quand, rongé par la fièvre, j'oubliais où j'étais, tout à coup je voyais mon frère... puis c'était mon enfant... puis ma mère. Je leur parlais doucement, je leur disais ce que j'avais fait, je leur comptais mes souffrances, mon abandon, mon désespoir... puis j'avais la main, je demandais une caresse... et toujours je rencontrais le boulet.

Dix ans !

Un jour je sentis que je devenais fou. Je voulais vivre. Je voulais avoir de l'air à moi, du soleil à moi, de la terre à moi.

Un navire était en rade. On me dit qu'il était américain, en partance pour Mexico. J'étais à l'hôpital ; on disait que j'allais mourir. Le docteur m'avait fait enlever ma chaîne ; mon vieux boulet pendait suspendu au fer de mon lit. A

minuit, je me levai doucement. Le gardien dormait. Je pris sa capote et son képi et je pus sortir sans être vu. Je gagnai le rivage. Un canot démarrait. J'y entrai. Un matelot me demanda où j'allais. Il parlait anglais. Je répondis : *all right*. Il me prit pour un employé et nous quittâmes le bord. Un quart d'heure après nous atteignîmes le navire. Grâce à mon costume, je pus descendre dans l'entre-pont ; de là je gagnai la cale et je m'y blottis. On leva l'ancre, j'étais sauvé. Deux jours après je montai sur le pont. Le capitaine me demanda qui j'étais ; je lui dis mon histoire. — *Rascal!* fit-il en levant les épaules ; puis il me dit de laver son épagneul. Je le lavai et mangeai dans son plat. De forçat j'étais devenu chien : je me sentais renaître. Dans l'archipel de la mer Mauvaise, une affreuse tempête nous assaillit. Notre navire ne put résister ; au bout de trois jours il sombra. Un matelot me prit avec lui sur une cage à poules. Pendant huit jours nous fûmes ballottés, mourant de faim et de soif. Mon compagnon venait d'expirer quand la cage à poules échoua sur le sable d'une île—celle que vous voyez là-bas. C'est un pays ravissant, où les fruits abondent ainsi que les coquillages les plus merveilleux. Depuis six mois je vis seul. Désirant visiter votre île, je me suis fait un bateau. Un jour j'abordai ici et j'entendis des voix. Croyant l'île déserte comme la miennue, je fus saisi d'étonnement et, me cachant derrière les roches, j'arrivai jusqu'à l'endroit où vous étiez réunis. Je connais vos plans : vous voulez faire ici ce que nous avons essayé de faire là-bas. Le résultat sera le même—il sera pire, car cette île ne veut pas de la liberté. Dieu y règne ; laissez les hommes le servir ; nous, mes amis, ne servons que l'Humanité. Vos aspirations sont les miennes : être libres, être égaux, être frères. Seulement, vous voulez détruire, moi je rêve de fonder. Soyons des hommes nouveaux, fondons une république bien à nous, montrons aux esclaves du vieux monde que l'homme est fait pour la liberté, et que le dieu de l'univers c'est lui, et lui seul, rien que lui."

L'assemblée était électrisée. Tous voulaient la liberté, et cet homme la leur montrait à deux ou trois lieues, complète, absolue, telle qu'ils l'avaient rêvée. La pieuvre avait une

tête et ses tentacules se tordaient de plaisir devant ces deux grands yeux qui, fiers et passionnés, disaient au monstre : Suis-moi, tu mangeras ! L'homme de l'île sauvage développa son plan. Au lieu de lutter contre tout un peuple, il s'agissait de s'éloigner de cette terre réduite en esclavage pour fonder là-bas la république des hommes libres. Un navire suffirait ; on s'en emparerait sans peine. Cent hommes déterminés commenceraient cette œuvre grandiose ; d'autres viendraient se joindre à eux, et bientôt l'île de l'Indépendance serait la noble patrie des amis de l'Humanité.

Puis l'inconnu remonta dans sa barque et reprit le chemin de son île, tandis que ses nouveaux amis, par des sentiers détournés et connus d'eux seuls, rentraient chez eux pour se préparer au grand coup. Quelques-uns regrettaient leurs beaux plans d'incendie et de massacre général. Ils voulaient bien être libres, mais il leur répugnait de laisser les autres l'être aussi à leur façon. Le renégat ne croit avoir l'Égalité que si tout le monde fait comme lui ; si ses frères restent chrétiens, il proteste contre les distinctions sociales. A quoi bon la Fraternité si quelques-uns disent encore : *Notre Père, qui êtes au ciel ?* Les vrais frères n'ont plus de père, ni au ciel ni ailleurs. Il y avait donc des mécontents dans le parti des mécontents, et la perspective de pouvoir se damner sans contrôle ne les consolait qu'à demi de la pensée que d'autres pourraient servir Dieu et se sauver en paix. Mais la plupart ne pensaient qu'à la joie d'être enfin chez eux, dans un pays qui serait leur propriété, sans Dieu, sans maître, sans autre idole que l'Humanité. Et l'Humanité, semble-t-il, ils s'en souciaient comme d'une épingle. Et encore ! une épingle peut faire saigner : elle est bonne à quelque chose.

VI

ENTRE ENFANTS. — BONS CONSEILS. — MANIFESTATION RATÉE. —
LA JOURNÉE DES BLEUS. — ENTREVUE. — L'EXODE DES PURS. —
RÊVERIE HUMANITAIRE. — DÉBUTS.

“ Alors ton papa n'aime pas le bon Dieu ?

—Puisque je te dis qu'il n'y en a pas !

—Il n'y a pas de bon Dieu ?

—Non, c'est des bêtises.

—Moi, mon papa dit que le bon Dieu nous aime bien, et qu'il voit tout, et qu'il sait tout, et que c'est lui qui a tout créé, et que ceux qui sont sages, il leur donnera le ciel, et que ceux qui font des péchés, il les jettera dans l'enfer.

—Mon papa il se fiche pas mal de tout ça ! et moi aussi.

—Tu te fiches d'aller au ciel ?

—Le ciel c'est d'avoir des sous, et de ne pas aller à l'école, et de manger des poulets.

—C'est ton papa qui dit ça ?

—Oui, et il dit aussi qu'il en a assez de cette boutique puisque tout le monde a peur de se souler et que nous allons dans un pays que tout le monde sera riche, et qu'on fera ce qu'on voudra, et que si ça vous embête, allez voir là-bas si j'y suis.

—Où c'est ce pays ?

—Là-bas, cette île que l'on voit du bord.

—Ton papa va y aller ?

—Moi aussi, et M. Jacques, et M. Pierre, et M. Plumet, et le juif du coin, et l'aubergiste de notre rue, et un tas de bons zigs.

—Qu'est-ce qu'ils feront là-bas ?

—Rien donc ! moi non plus, papa non plus, personne non plus.

—Alors qu'est-ce que vous mangerez ?

—Que t'es bête ! je te dis que nous mangerons des poulets.

—Mais pour y aller ?

—Ne dis rien, nous irons en bateau ; tu sais, le gros qui est arrivé l'autre jour ?

—Il est à ton papa ?

—Eh non ! mais qu'est-ce que ça fait ?

—S'il ne veut pas vous mener ?

—Nous le prendrons, voilà tout.

—Et le capitaine ?

—Nous le flanquerons à l'eau, papa me l'a dit.

—C'est un péché mortel !

—fiche pas mal !”

Cette conversation entre deux enfants du peuple montre où en étaient les choses. Des bruits vagues couraient dans le pays ; les mécontents se comptaient, et les chefs du complot cherchaient à s'emparer d'un navire pour réaliser leur grand projet de déménagement. Le Président et ses ministres essayaient de calmer les esprits. Un message, lu à la Chambre des députés, avait engagé le peuple à résister aux meneurs qui troublaient la paix dont on jouissait. Tout le monde avait applaudi à ces conseils paternels, sauf les révoltés que nous avons vus dans la forêt et une cinquantaine d'autres qui s'étaient laissé séduire depuis le fameux projet de quitter le pays.

Ils avaient tâté le poulx au pauv' peupl', mais ils l'avaient trouvé d'un calme désespérant. Un jour, une manifestation grandiose avait été organisée dans la rue principale de la capitale. Pendant que ces bons messieurs hurlaient à tue-tête qu'ils mouraient de faim, les fenêtres, au lieu de se fermer, s'ouvrirent tout à coup, et les bonnes femmes inondèrent ces affamés de contrebande d'un liquide absolument inconvenant. Pendant qu'ils s'épongeaient bêtement, comme des chats tombés dans un égout, un éclat de rire immense salua leur déconfiture : le suffrage universel ne manque pas toujours de gaiété. Les manifestants rentrèrent chez eux pour changer de linge et broser leurs couvre-chefs.

Un mois plus tard, nouvelle équipée, il s'agissait de casser les vitres des maisons réactionnaires. Rien ne fait oublier la faim comme une vitre cassée ; s'il y en a plusieurs, les ivrognes boivent de l'eau pendant deux heures. Mais la mèche était éventée : au premier carreau qui tomba, toutes les portes s'ouvrirent, et, sous un ciel sans nuages, il y eut une averse subite de coups de bâton. Armées de leurs humbles balais, femmes et filles mesuraient les côtes à ces messieurs ; c'était une tempête, un ouragan, une trombe, un vrai typhon patriotique ; adieu discours, adieu réformes, adieu principes ! les yeux pochés voyaient des chandelles, les épaules passaient au bleu, ce n'était plus une *journée*, c'était une ecchymosé. En Europe, dans ces bagarres, les gens honnêtes ont des coups de fusils ; là-bas le sang ne coule

que par le nez—par le nez des autres. Les philanthropes ébaubis décampèrent sans demander leur reste. Ce fut leur dernier coup ; le lendemain tous tenaient pour l'exode ; les balais avaient fait l'union.

Le Président connaissait le complot. Il fit venir les chefs.

— Vous voulez partir ?

— Qui, nous ?

— Vous et les autres, je le sais.

— Eh bien ! oui, nous cherchons la liberté.

— La nôtre est de faire le bien.

— Nous partirons.

— Où irez-vous ?

— Là-bas, à l'île.

— Comment ?

Silence. Le Président reprit :

— “ Il vous faut un navire ; je connais vos plans ; vous voulez commencer par un crime...”

— Monsieur !

— Taisez-vous ! j'ai un navire à moi, prenez-le, je vous le donne.

— A nous ?

— Et aux malheureux qui vous suivront.

— C'est généreux.

— Non pas ! c'est politique : la paix n'a pas de prix.

— La liberté non plus.”

Quand les honnêtes gens surent que le Président consentait au départ des casse-vitres et des gobe-mouches, ils allumèrent des feux de joie et plantèrent des mâts de cocagne. Les partants n'étaient pas moins gais : une bande de songeux, de maniaques, de dadais, de bellâtres et de bêtîtres couraient les rues en chantant des gaudrioles ridicules derrière un vieux drapeau, rouge de honte plus que de sang. C'était comme dans un cirque : à la pièce finale toute la troupe donnait. Des fenêtres on criait : En avant la musique !

Le navire était prêt, tout un peuple ivre de joie couvrait le rivage pour voir partir la peste. Quelques-uns pleuraient un ami, un parent, un fils dévoué. Debout sur les bastingages, à cheval sur les vergues, suspendus aux cordages, les émigrants hurlaient *le jour de gloire*. Et quand le navire,

tournant lentement sur lui-même, prit le vent et quitta le mouillage, les malheureux crièrent : Vive la liberté ! Le peuple tout entier répondit : V Dieu ! vive Jésus-Christ !

.....
Debout sur un pic de son île, le philanthrope attendait ses amis. Le navire était en vue ; la république de ses rêves venait à lui, la vraie, la bonne, la république de l'Humanité. Il aimerait ces hommes, et ces hommes l'aimeraient. Pas d'ambition, pas de jalousie, ni maîtres, ni esclaves, tous égaux, tous grands, tous forts, tous libres, tous heureux. Il repassait dans son esprit les grandes lignes de son plan. Quelques-uns feraient ceci, quelques autres cela ; aujourd'hui telle chose, demain telle autre, le reste ensuite. Partout, en tout et toujours, l'ordre, l'honnêteté, la justice ; pas de châtement, puisque chacun faisait son devoir. Les riches seraient en commun, chaque abeille apporterait son miel, et la ruche polynésienne serait la merveille du monde. A Dieu le ciel, à l'homme la terre. L'homme n'a pas besoin de Dieu ; la terre n'a nul besoin du ciel. Le Dieu de l'homme c'est l'Humanité ; s'il y en a un autre, il est trop loin...

Le navire accostait. Le forçat philosophe se jeta dans les bras du premier citoyen qui prit terre, un grand gaillard de six pieds. Celui-ci se tapa le ventre en disant : " Qu'est-ce qu'on mange ? " L'humanité avait la fringale... Chez d'autres elle avait la pépie. L'eau était pure ; l'humanité lui reprochait sa pureté. Tout le monde, d'ailleurs, trouvait le pays beau, " mais, disait un loustic, ça manque de buvette."

I es nouveaux colons se mirent à manger des fruits et des coquillages. Quelques-uns abattirent des arbres et se firent des cabanes qu'ils recouvrirent de chaume. Un vieux maçon, qui avait fait ses études à Cayenne, trouva moyen de faire des briques et construisit une espèce de colombier.

Tout ce luxe blessa un pur :

" Et quand il pleuvra ? dit-il à ces aristos.

— Justement, nous serons à l'abri.

— Et puis moi ?

— Fais-toi un nid, imbécile.

— Pas de ça !

— Coupe du bois.

— Pas de ça !
— Ramasse des pierres.
— Pas de ça !
— Creuse un trou alors !
— Pas de ça !
— Alors mouille-toi, animal !
— Vous dedans, moi dehors ? ah mais non, par exemple !

— Et la liberté ?
— Et l'égalité ?
— La fraternité, malheureux !
— Justement ! je suis libre de vous flanquer dehors, pas vrai ? une fois douchés, nous serons égaux, n'est-ce pas ? et quand on est égaux on est frères, c'est clair."

Un avocat hors cadre passait ; on lui soumit le cas.

" Toi, dit-il au vieux grognon, tu peux te faire une cambuse, hein ? c'est la liberté. Alors tu seras à sec comme eux, pas vrai ? c'est l'égalité. Puis tu me remiseras dans ton hôtel : c'est ça la fraternité.

— Ça te la coupe ? dirent les assistants.

— Alors : Vive l'Empereur ! cria le socialiste désappointé ; puis il s'éloigna pour aller bougonner ailleurs."

Cela promettait.

Nous verrons ce que cela donna.

VII

LA FAMILLE DELMIRE.—PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. — VRAIE BONHEUR. — *Notre Père*. — RICHE ET PAUVRE. — " DIEU N'EST QU'UN MOT." — EN FAMILLE — LA MACHINE. — LE GATEAU. — LAZARET.

Les personnages de notre histoire ont vieilli depuis la fondation de l'île de l'Indépendance. Sept ans se sont écoulés depuis cette époque mémorable. M. Bosquet n'est plus président de la République de la Croix ; il a demandé à rentrer dans la vie privée et son fils Henri a été élu à sa place. Celui-ci est âgé de trente-neuf ans, sa femme Henriette en a

trente-six, et ils ont un fils, Georges, âgé de quinze ans, et une fille, Hélène, qui en a treize. Le bon M. Delmire, l'ex-commandant du *Foudroyant*, vit retiré dans une jolie villa, non loin de la Grande Maison ; son gendre et sa fille n'ont pu le décider à s'installer à la Présidence : au bel appartement qu'ils lui offraient il préfère, dit-il, " sa petite cabine." Georges et Hélène sont fous de grand-papa qui leur raconte des histoires merveilleuses et leur apprend l'exercice du canon, la manœuvre des torpilles, le nom de tous les cordages d'un vaisseau de guerre et une foule d'autres choses intéressantes et pratiques, surtout pour une fillette de treize ans. Mais le bon vieillard, tout en amusant ses petits-enfants, n'a pas oublié d'en faire des chrétiens instruits et courageux. Georges et Hélène pourraient en remontrer à bien des savantasses et même à des docteurs réputés puits de science, auxquels il ne manque que de savoir le premier mot du catéchisme pour cesser d'être des ânes bâtés. Dans cette atmosphère embaumée par les vertus chrétiennes, le frère et la sœur ont grandi en aimant Dieu et les hommes pour l'amour de Dieu. Ils savent que la nature humaine est pleine de faiblesse et que, par lui-même, l'homme ne peut rien : cette connaissance leur a donné l'humilité ; mais ils savent aussi combien, par la grâce, le vrai chrétien est fort, et ils sont fiers d'être chrétiens. Leur père parle souvent de ce qu'il a vu et appris en France, de l'indifférence religieuse des nobles et des bourgeois, de la timidité ridicule de ceux qui ont gardé la foi, de la puissance des juifs sur ce peuple qu'ils ont ruiné en lui faisant haïr l'Eglise catholique, sa mère et son unique protectrice ; de la franc-maçonnerie, cette armée de nigauds menée par une poignée de scélérats ; il fait ressortir l'impossibilité pour une nation d'être forte et heureuse sans la foi qui donne l'espérance, sans l'espérance qui donne la charité ; il montre que la Commune et ses crimes était le résultat logique des principes posés par ceux-là mêmes qui en ont puni les auteurs, et que les mêmes principes développés devront nécessairement amener une catastrophe plus terrible et plus générale. Ces conversations pleines de philosophie chrétienne et appuyées par la noble conduite de leurs parents font une impression

profonde sur Georges et sur Hélène, et en même temps que se développe leur intelligence, leur cœur s'attache de plus en plus à la religion qui a donné à leur chère patrie le bonheur dont ils sont chaque jour les heureux témoins.

Depuis le départ des esprits brouillons, la République de la Croix jouissait d'une paix parfaite qui répandait sur le pays comme une atmosphère d'ineffable joie. Chacun se disait à l'aise dans sa sphère particulière et personne ne songeait à se plaindre, parce que tous croyaient en Dieu qui aime tous les hommes et attendaient le bonheur, non de la richesse qui passe, mais de la sanctification qui, seule, donne le ciel. D'ailleurs, dans un état constitué chrétiennement la pauvreté n'est jamais absolue, puisque l'égoïsme est, par tous, regardé comme un crime. C'est l'égoïsme qui engendre la misère et la perpétue. Le riche vraiment chrétien est la main de Dieu soutenant le pauvre : ainsi soutenu, le pauvre peut souffrir, jamais il ne mourra de faim comme celui qui n'a auprès de lui que le riche qui se croit Dieu. Celui-ci, fût-il dix fois millionnaire, ne fera jamais rien pour le pauvre qu'il méprise. Le sou de la veuve donne du pain à l'aveugle ou au paralytique. Qu'importe à ces malheureux le carrosse doré de Crésus qui blasphème et les éclabousse ? Les soi-disant humanitaires disent, chantent et impriment : Les hommes sont frères, aimons-nous ! puis, quand ils ont mangé, ils chassent le pauvre qui demande les miettes... il y a des chiens à nourrir. L'Eglise dit : *Notre Père !* puis elle se donne elle-même aux petits frères de Jésus-Christ. Car le prêtre se donne et c'est l'Eglise ; la religieuse se donne, et c'est l'Eglise ; le riche chrétien se donne aussi, et c'est encore l'Eglise. Quand il n'a rien à donner, le chrétien a encore son cœur et il le donne. L'impie, par peur, peut jeter une aumône ; le chrétien seul se baisse vers son frère, et le baisant au front, lui dit : Tiens ! La pièce ramassée dans la boue met la haine au cœur de celui qui a faim ; le sou mis dans sa main le fait pleurer et lui donne l'amour. Le millionnaire orgueilleux dit à l'ouvrier : Que te donne l'Eglise ? moi je te fais manger. Longtemps, l'ouvrier, trompé par la pièce brillante, a murmuré : C'est vrai. Aujourd'hui l'ouvrier se retourne ;

il dit au juif cousu d'or : “ Tu mens!... Quand j'ai mangé ton pain, l'Eglise me fait vivre, ton pain n'est que du pain volé.”

Alors le vieux jouisseur dit un gros mot : “ C'est du socialisme ! ”

Farceur !

Le chrétien qui croit en Dieu se soumet humblement aux arrangements faits par Lui. Dieu a dit : Il y aura des pauvres ; il est pauvre et il bénit Dieu et il respecte le riche qu'il regarde comme le banquier de Dieu. .

Mais que le banquier vienne lui dire : “ Dieu n'est qu'un mot, le ciel c'est le plaisir.” Si le pauvre n'en croit rien, il priera pour le riche imbécile. Mais une fois convaincu, il se souviendra qu'il a faim, et il dira au jouisseur : “ Alors à mon tour ; donne-moi un peu de ciel ! ” Si tout vient de Dieu, le riche *peut* garder ses trésors, le pauvre *doit* supporter sa misère : le bonheur est plus haut. Si le bonheur est en bas, le socialiste est en droit, et l'athée n'a plus que ses ongles pour défendre son morceau. Ces farceurs parlent de morale ! La morale, c'est Dieu : l'ouvrier qui vous croit n'en a plus. Dieu et la morale partis, la faim reste ; la faim aussi est un dieu, et celui-là ne part jamais : l'autre chassé, c'est lui qui règne.....

Il ne régnait point dans l'île de la Croix. La Croix seule est l'arbre de la liberté. Le sang du Christ empêche les hommes de se tuer. Ce peuple ami de Dieu savait ces choses et les mettait en pratique. Libres de bien faire, égaux au pied des autels, frères en tout et toujours, ces hommes traversaient la vie en servant Dieu, et Dieu les bénissait comme il bénit toujours ceux qui le servent par amour. Et tous disaient dans leur reconnaissance : Que les frères sont bien ensemble ! que le ciel doit être beau puisqu'il fait si bon sur la terre !

Comme dans tous les pays que la juiverie n'a pas encore asservis, les différents corps de métiers formaient des corporations libres, ayant leurs règles, leurs usages, leurs devoirs et leurs droits. Les ouvriers étaient comme une famille ; sans s'occuper des différentes nationalités, tous les membres d'une corporation s'aimaient, se soutenaient mutuellement,

avec l'aide de leurs patrons, et, chaque année, une fête spéciale réunissait tous ces hommes comme les fils d'un même père et rendait toujours plus aimable et plus doux le lien de cette véritable fraternité. Chaque corps de métier avait ses prud'hommes, élus par tous les membres pour juger les différends. Ce que nous appelons la centralisation était inconnu ; ou plutôt le centre commun de tous était Dieu même, que tous servaient avec amour et qui donnait à tous la force dont ils avaient besoin pour conserver l'union qui, seule, fait les nations grandes et prospères.

Toutes ces belles institutions étaient jadis la gloire des peuples chrétiens ; l'Eglise en apprenant à aimer Dieu était plus philanthrope que les insensés qui font de l'homme une machine pour en être eux-mêmes les ingénieurs. Machine à billets de banque : ils sont banquiers ; machine à petits pâtés : ils digèrent : machine à volupté : ils jouissent. Et quand l'ouvrier épuisé demande du pain, ils lui montrent un prêtre en ricanant : " Mange-le. Tiens, misérable, cet homme a nourri tes enfants ; il a pris soin de ta vieille mère aveugle ou paralytique ; il t'a visité à l'hôpital, consolé dans ton désespoir... C'est lui qui a fait cela, allons, vite, tue-le ! " Le prêtre tué, l'enfant a faim, la mère aussi, le père aussi, et le désespoir revient, plus terrible, plus tenace, plus affamé. Toujours l'Eglise envoie des prêtres, mais si toujours on les tue, toujours le peuple du Christ aura faim ; la machine un jour sautera, et alors, pauvre ingénieur, c'est toi, va, qui seras mangé.

Nous avons dit que, parmi les habitants de l'île de la Croix, plusieurs avaient vu partir, qui un parent, qui un ami. De ces pauvres gens, quelques-uns, éclairés par l'expérience, étaient rentrés au bercail et racontèrent ce qu'ils avaient vu et souffert dans la belle colonie qui s'appelait gravement l'île de l'Indépendance. Dès que la grande nouvelle de la fondation d'une république sans Dieu, sans chef, sans lois, sans entraves d'aucune sorte s'était répandue dans les îles de l'Océanie, une troupe de slibustiers, de chenapans, de contrebandiers, d'escogriffes à mains crochues, de phalans-tériens à tête fêlée, de juifs au cœur atrophié, de libertins à l'âme pétrifiée était accourue pour avoir sa part du gâteau—

de ce grand gâteau succulent que chaque frère rêvait d'avoir tout entier. Il y eut des déceptions, car rien n'était encore fait, et personne ne voulait rien faire. Le fameux philanthrope, Romulus de ces gueux, s'escrimait à prêcher sa belle théorie et courait après ses chers enfants comme une vieille poule après les canardeaux qu'elle a couvés sottement. Sa bonne foi faisait rire et, loin de lui en vouloir, on se gaussait de lui en l'appelant M^ossieu Patati-patata. Alors, tragiquement, il disait : " Ça me tue ! " On répondait : " As-tu fini ? " Depuis sept ans le Réformateur luttait ainsi.

Ceux qui, dégoutés des bandits, revenaient à l'île de la Croix, étaient reçus dans un lazaret établi sur le rivage, loin des habitations. Quand le Président avait proposé de recevoir ces malheureux qui avaient fui la peste, le peuple tout entier avait exigé cette précaution. Le lazaret, d'ailleurs, était un paradis pour ceux qui sortaient de l'enfer polynésien. Les désinfectants étaient aussi simples que puissants : on apprenait le catéchisme à ceux qui l'avaient oublié ; on injectait le baume de l'amour divin dans ces cœurs desséchés par l'égoïsme ; on redressait doucement ces intelligences déformées par la haine ; on rendait l'espérance à ces enfants du désespoir, la patience à ces révoltés, la joie à ces malheureux, la liberté du Christ à ces esclaves de Satan. Puis, quand la guérison était complète, le peuple venait chercher l'enfant prodigue, on le fêtait, on l'embrassait, et, pour l'amour de Dieu, tous l'appelaient : mon frère !

(A suivre).

TABLE GENERALE ET ALPHABETIQUE DES MATIERES

CONTENUES DANS LES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

Années 1892, 1893 et 1894.

A

Alaska.—Relation d'un voyage à Kosoriffsky	147
— Mission de Ste-Croix	409
Alexandre.—Lettre de Sœur Alexandre, Supérieure des Religieuses des Missions Africaines de Lyon à Tantah	759
Ame.—L'âme d'un Missionnaire	550, 587, 703, 799
Anthropophages.—Peuples anthropophages	363
Apôtre.—Un Apôtre de la réunion des Eglises Schismatiques d'Orient	740, 842
Arabe.—Un jeune Arabe enfant de Dieu	95
Archipel Gilbert.—Mission St-Joseph	71, 615
Article d'Exportation	80
Athabaska-Mackenzie	502

B

Baptême.—La grâce du Baptême	95
Bienfait.—Un bienfait inespéré	525
Bienvenu.—Lettre du R. P. Bienvenu	164
Bonhomme.—Lettre du R. P. Bonhomme, des Missionnaires d'Alger	494
Boutry.—Lettre du R. P. Boutry, des Missions Africaines de Lyon	65

C

Campeau.—Lettre du R. P. Campeau, O.M.I	403
Caussèque.—Lettre du R. P. Caussèque, S. J.....	498
Chemin du cœur ou les Cadeaux de Noël.....	536
Chevaliers.—Les Nobles Chevaliers de Dieu	543
Communication.—Une communication du Pape Pie IX sur le grand fait du 8 décembre 1854.....	540
Communion.—La première Communion du Petit Martyr.....	474
Comptes-rendus.—Archidiocèse de Québec.....	3, 289, 577
— Diocèse de Montréal.....	7, 298, 581
— Diocèse des Trois-Rivières.....	11, 297, 584
— Diocèse de St-Hyacinthe.....	12, 298, 585
— Diocèse de Valleyfield	586
Congrégation.—Une Congrégation d'Ouvriers à Beyrouth.....	481

D

Délégués.—Les Délégués de la Propagation de la Foi au Mexique.....	65
Delmas.—Lettre du R. P. Delmas.....	688
Delta Egyptien.....	759
Didier.—Lettre du R. P. Didier	342
Douze cents milles en canot d'écorce.....	13, 97, 193

E

Ecrin.—L'Ecrin de Susy	271
Empire.—L'Empire de la Foi	268
Enfants.—Les enfants de Sittamour	359
Esclavage.—L'Esclavage au Gabon.....	671
Exportation.—Article d'Exportation.....	80

F

Fête-Dieu.—La Fête-Dieu et le respect humain vaincu.....	531
Fidji.—Vicariat Apostolique des Isles Fidji.....	512
Fourcade.—Lettre de M. Fourcade.....	630
Frère et Sœur	696, 732

G

Gallais.—Lettre du R. P. Gallais.....	512
Gilbert.—Archipel Gilbert, Mission de St-Joseph	71, 615
Grâce.—La Grâce du Baptême	95

J

Jouan.—Rapport du R. P. Jouan.....	465
------------------------------------	-----

K

Kiang-Nam.—Vicariat Apostolique du Kiang-Nan.....	164
---	-----

L

Lavigerie.—Mort de Son Eminence le Cardinal Lavigerie.....	435
— Le Cardinal Lavigerie, missionnaire	438
Lecorre.—Lettre du R. P. Lecorre.....	502
Lejeune.—Récit du R. P. Lejeune	671
Lemoine.—Lettre du R. P. Lemoine, O.M.I., missionnaire au Labrador...	254
Laniel.—Lettre du R. P. Laniel, O.M.I.	299
Lépreux de Molokai.—La Reine d'Hawai en visite chez les Lépreux de Mo- lokai	45
Leroy.—Lettre du R. P. Leroy, missionnaire du Sacré-Cœur, (Archipel Gilbert).....	71, 615
Lorrain.—Mgr N. Z. Lorrain, Evêque de Cythère, (première visite pasto- rale).....	13, 97, 193

M

Martyrs.—Pauvres Martyrs.....	86
Mission St-Joseph.....	71, 615
— d'Asie.....	164, 447, 481, 630
— d'Océanie.....	185, 342, 506, 688
— des Naskapis (Labrador).....	254
— Ste-Croix (Alaska).....	409
— d'Afrique.....	465, 671
— de Kabylie.....	494
— d'Amérique.....	502
— de Notre-Dame du Sacré-Cœur.....	620
Molokai.—Lépreux de Molokai	45
Moutot.—Lettre de M. Antoine Moutot.....	447

N

Nempon.—Vie du P. Nempon. L'âme d'un Missionnaire ..	550, 587, 703, 799
Nouvelle.—Frère et Sœur.....	696, 732
Nouvelle-Guinée.—Vicariat Apostolique de la Nouvelle-Guinée	185
Nyanza.—Vicariat Apostolique du Nyanza	568

O

Olier.—Lettre du R. P. Olier.....	506
-----------------------------------	-----

P

Pascal.—Première visite Pastorale de Mgr Pascal dans le Vicariat de la Sas- katchewan	318
Patati-Patata.....	771, 863
Pauvres Martyrs	86
Peuples Anthropophages.....	363
Persécution dans le Buganda.....	337

Pifferari.—Les Pifferari.....	516
Prêtre.—Un prêtre indigène Chinois.....	447

Q

Quartz.—Un quart de siècle de Mission Catholique dans l'Inde.....	366, 385
---	----------

R

Rakoto.—Paul Rakoto.....	280
Récit du R. P. Lejeune.....	671
Relation d'un voyage à Kosoriffsky, Alaska.....	147
Reine.—La Reine de Hawaï chez les Lépreux de Molokaï.....	45
Roussel.—Lettre du R. P. Roussel.....	620

S

Soeurs de Ste-Anne de Lachine.—Relation d'un voyage à Kosoriffsky, Alaska.....	147
---	-----

U

Ursule.—Histoire de sainte Ursule et de ses Compagnes.....	765, 824
--	----------

V

Vannutelli.—R. P. Vannutelli.—Un Apôtre de la réunion des Eglises Schismatiques d'Orient.....	740, 842
Vengeance.—La vengeance de l'Indien.....	268
Vérius.—Lettre de Mgr Vérius, Evêque de Limyre.....	185
Vicariat Apostolique du Kiang-Nan.....	164
— — de la Nouvelle-Guinee.....	135
— — du Victoria Nyanza.....	337
— — de l'Archipel des Navigateurs.....	342
— — du Su-tchuen Méridional.....	447
— — de la Sénégambie.....	465
— — de Madagascar.....	498
— — de l'Athabaska-Mackenzie.....	502
— — de l'Océanie Centrale.....	506
— — des Isles Fidji.....	512
— — du Nyanza.....	563
— — des Deux-Guinées.....	671
— — des Isles Marquises.....	688
Victoria Nyanza.—Lettre de Mgr Hirth, Vicaire Apostolique du Victoria Nyanza.....	337
Vie du Père Nempon.....	550, 587, 703, 799
Visite Pastorale.—Première Visite Pastorale de Mgr N. Z. Lorrain, Evêque de Cythère.....	13, 97, 193
Visite.—Première Visite Pastorale de Mgr Pascal, dans le Vicariat Apo- stolique de la Saskatchewan.....	318
Voyage Apostolique aux Isles Tokelau.....	342